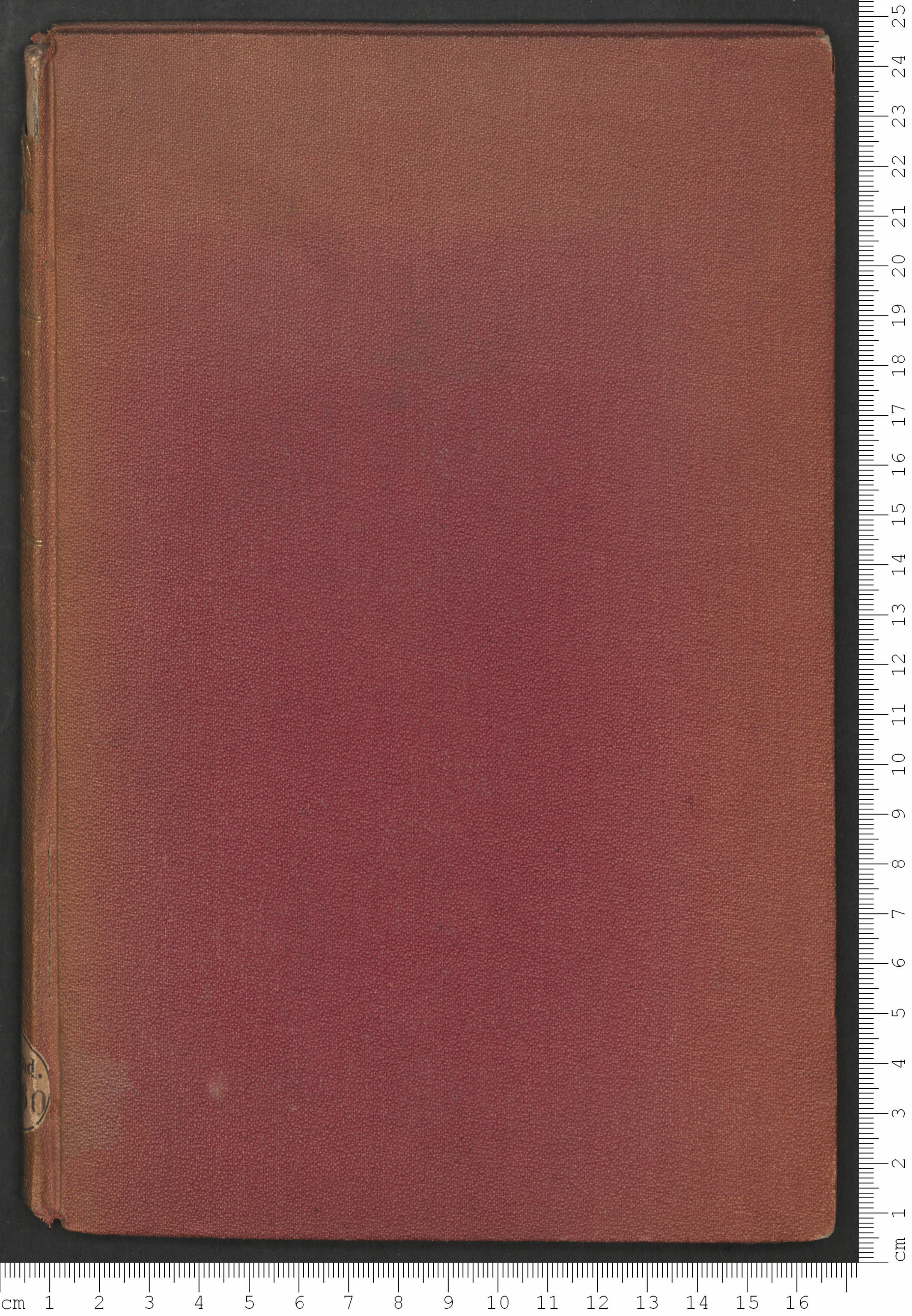
GOURDON

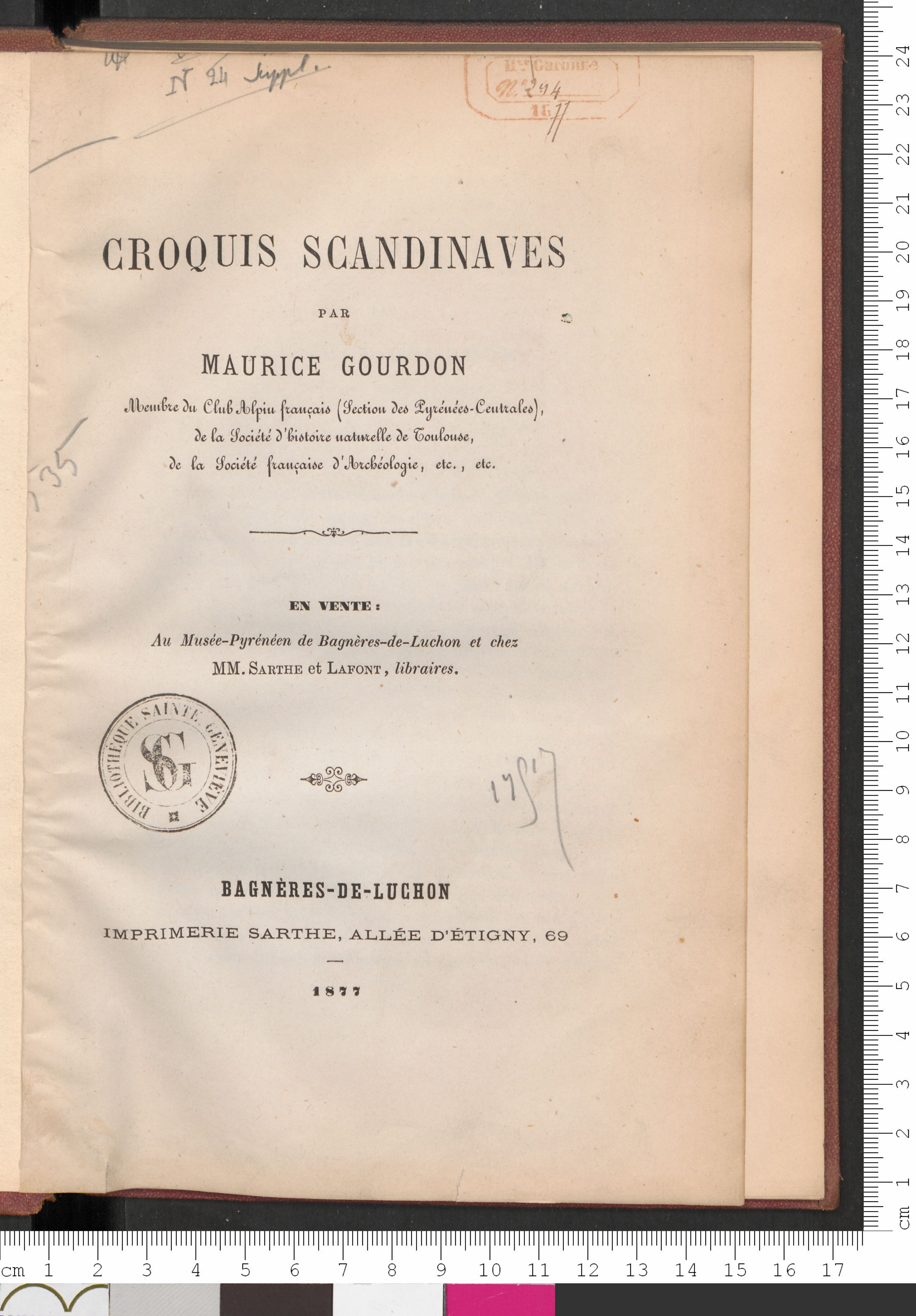
CROQUIS SCANDINAVES



DIERSON







CROQUIS SCANDINAVES

PAR

MAURICE GOURDON

Membre du Club Alpin français (Section des Pyrénées-Centrales),
de la Société d'histoire naturelle de Toulouse,
de la Société française d'Archéologie, etc., etc.

EN VENTE :

Au Musée-Pyrénéen de Bagnères-de-Luchon et chez
MM. SARTHE et LAFONT, *libraires.*

BAGNÈRES-DE-LUCHON

IMPRIMERIE SARTHE, ALLÉE D'ÉTIGNY, 69

1877

CROQUIS SCANDINAVES

PAR

MAURICE GOURDON

MEMBRE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS, SECTION DE PARIS

Une attraction puissante, depuis longtemps déjà, m'attirait vers les pays du Nord, vers ces régions si peu explorées, aux fiords profonds, aux immenses lacs, aux fleuves torrentueux. Mon imagination me les retraçait sous un jour charmant et dignes d'être admirés par quiconque, dans un but de plaisir ou de science, aime ce qui est beau et sait comprendre les magnificences de la nature. Mon enfance eut pour guide dans cette voie si attrayante une mère et un père qui surent, dans de fréquentes excursions, développer chez moi le goût inné des voyages. Il me semblait que ces contrées septentrionales devaient offrir de ces sensations qui se gravent dans la mémoire et que respecte même la rude main du Temps. Je me figurais cet été si brillant, contrastant par sa chaleur et sa briéveté même avec les interminables nuits d'un rigoureux hiver ; heureux encore ses habitants quand les aurores boréales, jetant par intervalles l'étincelant éclat de leurs brillantes écharpes de lumières, ranime pour un moment la vie engourdie.

Le Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistorique, tenant sa septième session à Stockholm, vint enfin m'offrir une occasion unique de faire ce voyage tant désiré.

Il n'y a pas bien longtemps encore qu'on aurait cru perdu pour toujours dans les brumes et les iceberges du pôle Nord l'audacieux touriste qui aurait osé porter ses pas errants vers ces con-

trées, qu'on croyait si sauvages et si lointaines. Maintenant, Dieu merci, cette sotte terreur n'existe plus ; la vapeur a supprimé les distances, et cinq à six jours vous suffisent pour vous rendre sur la terre des blondes filles de la Scandinavie.

Je ne ferai que relater simplement ici ce que j'ai pu apprendre ou remarquer de curieux sur ces contrées du Nord, les habitants et leurs mœurs, ainsi que sur les autres pays que nous avons rapidement traversés pour rentrer en France.

Je partais avec un de mes amis, M. Félix Regnault, de Toulouse. Habitués tous les deux aux voyages, nos préparatifs furent vite faits. Les passeports sont pris, au grand ébahissement des employés de la préfecture qui, peu habitués à en distribuer pour le pays des ours blancs et des phoques, nous regardent comme des êtres fabuleux, et, dans leur étonnement, estropient le nom de Stockholm et oublient dans leur encrier la moitié de notre signalement. Enfin, nos malles sont bouclées, et nous quittons, non sans quelque émotion, famille et amis, le mardi 22 juillet 1874, à deux heures du soir.

C'est un jour heureux pour mon compagnon de route, du moins il me l'affirme ; je veux bien le croire, et j'en accepte l'augure, quitte à en rabattre après.

Un dernier serrement de main, et déjà la vapeur nous entraîne vers la capitale, nous faisant faire notre premier pas vers la Suède. Le lendemain, nous sommes à Paris.

Nous réparons à l'hôtel le désordre de notre toilette, et, grâce à de nombreuses ablutions, nous enlevons enfin la poussière dont nous étions couverts ; puis nous allons flâner sur les boulevards.

Ces pauvres boulevards sont bien tristes : pas de mouvement, la grande cité a pris son vol vers les bains de mer ou les Pyrénées ; plus personne. Seuls de nombreux essaims de Phrynées modernes étalent encore leurs toilettes et leurs charmes. Mais que cela peut-il faire à des touristes qui vont en Suède, et, insensibles, nous nous dirigeons vers la gare du Nord, pour aller dîner à Nogent, chez l'oncle de mon ami. Le soir, nous étions de retour à Paris.

Le jeudi 30 juillet, le chemin de fer nous emporte à Saint-Ger-

main-en-Laye, et, malgré l'heure matinale, nous nous présentons chez M. de Mortilet. Un instant après, nous sommes introduits dans son cabinet. Tout en nous donnant des instructions pour le voyage, il nous remet nos cartes de membres du Congrès. Sur sa gracieuse invitation, nous visitons le Musée, que la main du Vendale moderne n'a pas profané. Une heure après, nous rentrions à Paris.

Nous passons le reste de la journée avec un des amis de Regnault, et le soir, à dix heures, après le festin des adieux, nous prenons la route du Havre, non sans quelque hésitation de ma part, mais à la grande joie de mon compagnon.

Le lendemain 31 juillet, nous sommes à notre port d'embarquement.

Dieu vous préserve à jamais de l'hôtel du Louvre, où nous étions descendus, à moins que vous n'ayiez l'intention de vous faire écorcher vif et dévorer par mille espèces d'insectes.

Notre premier soin est d'aller à la recherche de notre steamer ; mais où le prendre, au milieu de la forêt de mâts, de vergues et de cordages qui encombrent les cinq ou six bassins de ce grand port.

De nombreux passagers se pressent vers un beau paquebot à vapeur; c'est sans doute le nôtre, et nous serons nombreux à bord ; mais non, c'est le *Pereire* qui va partir pour les Antilles, et fait ses derniers préparatifs. — Première désillusion : ce ne sera sans doute pas la dernière ; mais, en voyage, il faut être philosophe. — Plus modeste que lui et se balançant mollement sur ses ancres, nous apparaît enfin, dans le bassin de la citadelle, le *Kong-Magnus ;* c'est le nom de notre navire. A son arrière flotte au gré de la brise le pavillon norwégien. Le capitaine nous annonce gracieusement en français qu'un de nos compatriotes a déjà retenu une cabine, et, d'après la carte qu'il nous présente, nous voyons avec plaisir que nous allons faire le voyage avec M. Chapelain-Duparc, que nous connaissions déjà, Regnault et moi. Nous allons à son hôtel, et nous le trouvons encore dans les bras de Morphée. Après déjeuner, nous allons tous les trois visiter la ville des Scudéri, des Bernardin de Saint-Pierre. Au Musée,

nous avons l'heureuse chance de rencontrer un nouveau compagnon de route, le docteur Hamy, de Paris.

Le directeur du Musée nous fait gracieusement les honneurs de ses collections.

Nous courons encore un peu la ville et, après dîner, ayant fait nos provisions de tabac, nous nous rendons vers le bassin de la citadelle. L'équipage fait ses derniers préparatifs ; il est déjà 10 heures, et, à minuit, nous devons sortir du port et prendre le large pour profiter de la marée haute. La machine chauffe, les ancres amenées à bord par les hommes de l'équipage sont bientôt mises en place, sur les ordres du brave capitaine Isaroé.

De taille moyenne et blond, comme tous les Norwégiens, il est debout sur la dunette, dominant la mer, et semble dans son élément. De là, il commande les manœuvres, de sa voix calme et forte. Agé d'une trentaine d'années, il parle notre langue et connaît une partie du midi de la France. Sa jeune épouse, blonde fille de la Scandinavie, l'a suivi dans ce voyage ; mais, d'une nature plus délicate, elle n'a pu l'affronter sans payer un tribut à l'onde amère. Quel malheur ! elle ne parle pas français ; un sourire entr'ouvrant ses lèvres roses pour laisser voir deux rangées de perles, puis un léger hochement de sa jolie tête, voilà sa seule réponse aux vains efforts que nous faisons pour être compris. Ajoutez-lui une abondante et blonde chevelure artistement rangée, des yeux bleus, au regard doux et velouté, et vous aurez à peu près le portrait d'une jeune et jolie femme de Norwége. Mais revenons à nos braves matelots.

Tous, fils du Nord, forts et bien bâtis, ce sont de vrais types de ces hardis marins qui, pionniers de la science, vont affronter les terribles dangers des mers polaires. Sous leur calme et froide écorce, ils semblent heureux et respectent celui qui ne leur commande jamais qu'avec douceur.

La vapeur fait entendre son sifflement strident. C'est le premier signal pour les retardaires.

Quant à nous, nous sommes à bord, et avons encore le temps de visiter notre steamer avant le départ.

Long de 160 pieds, large de 18 à 20, le *Kong-Magnus* est un

beau navire à hélice, pouvant, à l'occasion, porter de la toile. Tout à bord est d'une propreté excessive. Du pont, un escalier tournant descend dans la vaste chambre qui sert de salon et de salle à manger. Au milieu est une table solidement fixée au parquet, ainsi que les siéges. Au fond, tout à fait à l'arrière, règne un moelleux divan. La nuit, des lampes jettent une vive clarté dans cette pièce; pendant le jour, l'air et la lumière arrivant par le haut, font épanouir, dans d'élégantes suspensions, des fleurs aux vives couleurs; à babord et à tribord, des cabines numérotées. Celles de tribord sont occupées par deux Norwégiennes, un habitant de Christiania et un négociant de Christiansand; un peintre parisien, un Suédois, le docteur Hamy et M. Chapelain-Duparc ont pris celles de babord, moins une, dans laquelle Regnault et moi avons établi nos pénates temporaires. Leur organisation à toutes est identique. Chaque cabine, ayant $2^{m}50$ sur $1^{m}50$ de large, renferme habituellement un lit, ou cadre, quelquefois deux; alors ils sont superposés. Un matelas sert de couchette; on se roule dans ses draps, puis, la tête sur l'oreiller, on dort si l'on peut, quand le monotone et régulier ronflement de l'hélice, voire même le tangage et le roulis, vous le permettent, sans compter les douches qui quelquefois vous inondent lorsqu'on oublie de fermer le hublot.

Parfois, le mal de mer vient compliquer la situation, et votre compagnon de chambre, de concert avec la maline Amphitrite, vient cascader jusque chez vous.

Il est vrai qu'une table et une cuvette *ad hoc* sont disposées dans l'angle de votre étroite cellule. Vous avez même une carafe et un verre encastrés dans une encoignure; plus une glace, du savon parfumé et de très-beau linge. Avec un peu de bonne volonté, on se croirait dans son cabinet de toilette.

J'allais oublier, pour compléter notre inventaire, un bougeoir à double pivot de suspension pour suivre le mouvement de tangage et de roulis du navire; vous attirez votre porte ou laissez tomber devant un rideau, et vous êtes dans vos appartements, libre d'y prendre vos ébats.

Regnault élut domicile dans le cadre du haut et moi dans l'autre.

A 11 heures 30, un second appel, suivi de près d'un troisième, est le signal du départ.

La nuit est sombre, les étoiles laissent à peine voir leur clarté tremblottante, le capitaine est à son poste, et le *Kong-Magnus*, poussé par sa puissante hélice, se met en marche. Nous allions sortir du bassin, quand un navire marchand, qui entre au port, retarde un moment notre départ.

Les commandements s'exécutent rapidement, la vapeur siffle avec rage ; sur les quais courent des lumières. Tout cela a quelque chose de singulier, d'étrange, et se mêle au clapottement de l'onde qu'agite déjà une forte brise E.-N.-O.

A minuit, nous prenons enfin le large. Tous, sur le pont du steamer, nous jetons un dernier regard sur la terre de France. Les lumières de la ville brillent encore, mais nous nous éloignons peu à peu, et bientôt l'ombre de la nuit, enveloppant le rivage et la mer, ne nous laisse plus voir que les rares étoiles et les feux du Havre, puis ceux du cap de la Hève.

La terre a disparu, plus que le ciel et l'onde. Une partie des passagers a déjà gagné ses cabines, et, n'ayant plus rien à voir, je les imite, laissant Regnault sur le pont contempler la blonde Phœbé.

Étendu sur ma maigre couchette, je roule dans ma cervelle mille idées impossibles ; ma foi, je crois que je rêvais tout éveillé : ce n'étaient que naufrages, incendies, collisions et les mille accidents qui peuvent survenir pendant un voyage sur mer. Mais, après tout, il faut bien de l'imprévu ; sans cela ce serait trop monotone.

Enfin, la nuit, il faut croire que j'avais dormi malgré le ronflement de l'hélice.

Regnault trouve bon de venir essayer du moelleux matelas de son cadre ; il a l'heureuse idée de m'éveiller pour m'annoncer je ne sais quoi ; les mots de baromètre, de houle, de vent viennent vaguement résonner à mon oreille, mais ne peuvent me tirer des bras de Morphée. La nuit s'achève tranquillement, et le 1er août,

au matin, nous sommes en pleine mer, en vue des côtes d'Angleterre.

Quelles affreuses et hautes falaises de craie d'un blanc sale ; à notre gauche est Folscktone, plus loin se montre Douvres. Nous y passons assez près pour voir le chemin de fer qui part et sur la grève des personnes se promener.

La houle dont, cette nuit, Régnault me parlait dans mon premier sommeil, nous oblige à nous éloigner des côtes de la brumeuse Albion. Notre navire, presque sans lest et sans marchandises, tangue énormément ; aussi peu soucieux de rouler sur le pont, je reste dans ma cabine. Quant à mon compagnon, enveloppé dans sa vareuse, le béret sur la tête, la pipe à la bouche, il est sur la dunette ou le gaillard d'avant ; sans doute, il monterait plus haut encore si le capitaine le lui permettait. Depuis que nous avons l'inappréciable avantage de voyager sur le liquide élément, il est métamorphosé. Ma foi, je crois qu'il a manqué sa vocation, et n'était pas fait pour vivre sur le plancher des vaches. Si la cloche du bord, piquant le quart, ne venait pas le tirer de sa contemplation, il oublierait que son estomac est vide depuis deux heures seulement.

A bord de ces paquebots norwégiens, on prend le matin du thé ou du café, et dans la journée on fait trois ou quatre repas.

A 10 heures, donc, on s'installe devant une table couverte de viandes froides : langue de renne fumée, diverses espèces de saucissons, du jambon, des fruits secs et du beurre ; pour pain, dont, du reste, on use fort peu, des pommes de terre, de petites tartines de pain blanc ou de seigle et des galettes brunes de *flat broed*, ou pain national, fabriqué avec de la farine d'avoine et réduit en feuilles minces comme du bristol, percées de petits trous et largement saupoudrées d'anis. Pour liquides, du thé, d'excellente bière et des vins de France ; mais ces derniers ne sont pas compris dans le prix modique de la traversée. Pour 85 francs, en effet, en première classe, on est défrayé de tout, sauf le mal de mer. Celui-là ne se paie pas.

A 2 heures, nouveau repas, c'est le dîner. On apporte sur la table une espèce de soupe aux choux sans pain, bouillon verdâtre

dans lequel errent à l'aventure des tiges, des feuilles à grandeur presque naturelle, capable, enfin, de vous donner, à lui seul, le mal de mer. Quant à moi, je n'ai jamais pu en avaler ; tous mes compagnons paraissent trouver cela exquis et en mangent à cœur-joie : du bœuf bouilli, additionné d'une sauce fortement sucrée, le remplace.

Le sucre est un condiment indispensable sur toute table norwégienne ou suédoise ; on en met dans tout à profusion.

Puis apparaissent des choux avec force sucre et anis, ce qui leur donne un singulier goût ; enfin, des pommes de terre de France et des espèces de bonbons macaronés. Ajoutez à cela des viandes froides. Même espèce de pain et même breuvage qu'au déjeuner.

Le premier jour je ne pus guère profiter de cet abondant service, ayant des battements de cœur assez violents, ce que notre aimable et peu mélancolique compagnon, M. Chapelain, appelait le mal de mer sec ; sec ou non, je m'en serai bien passé.

Le docteur Hamy, plus heureux que moi dans un sens, a l'avantage de payer franchement son tribut à la mer.

Après le dîner, on monte sur le pont, et, tout en fumant, on fait connaissance avec les autres passagers, qui, du reste, semblent fort aimables. Un Français surtout, M. d'Avançon, de Paris, est un de nos plus charmants et plus joyeux compagnons de bord. De plus, il est artiste et sait comprendre la vie et les voyages. Nous avons gardé un agréable souvenir de nos courtes relations avec lui ; descendu à Christiania, il nous avait fait espérer de le revoir à Stockholm, mais il n'y est pas venu.

Le jour commence à descendre et le soleil couchant, empourprant de ses derniers rayons l'onde amère, ne tarde pas à disparaître. Malheureusement le baromètre baisse, le vent ne faiblit pas et la mer, toujours houleuse, roule de sombres flots. Les oiseaux nous ont quittés ; nous sommes dans la mer du Nord, à peu près à la hauteur des côtes de Hollande, filant toujours nos neuf nœux (trois lieues) à l'heure.

Après le souper, presque tout le monde va se livrer au sommeil, et la nuit se passe assez bien.

Mais, au matin, avant le jour, une rude et brusque secousse m'éveille en sursaut, d'une manière trop frappante pour ma personne, qui va donner un coup de tête dans le cadre ou Regnault doit reposer. Je l'appelle, mais en vain, il a découché (en pleine mer), et tranquillement se promène, sans doute, sur le pont. Il finit, enfin, par descendre en riant de la panique que nous avons dû avoir. On avait tout simplement stoppé pour jeter la sonde.

La nuit, étoilée, nous promet un beau jour pour le lendemain dimanche, 2 août, et la blonde Phœbé pâlissant peu à peu, semble livrer à regret le firmament à l'astre du jour. Une lueur blafarde apparaît d'abord ; elle se teinte de couleurs plus animées, l'horizon s'éclaire lentement et des rayons brillants s'épandant sur le fond bleu du ciel, paraissent émerger du sein des ondes. La clarté augmente, un léger point de feu se laisse deviner à l'horizon, derrière la dernière vague. D'abord aplati et élipsoïde, ce globe étincelant s'arrondit insensiblement, et le soleil, s'élançant tout à coup dans l'espace, inonde les flots de lumière. A ce moment, on oublie tout, et on admire en silence ce magnifique et sublime spectacle d'un lever de soleil en pleine mer.

Le vent qui s'était calmé, se lève de nouveau, et, de son souffle puissant courbant la crête des vagues, fait moutonner les eaux noirâtres de la mer du Nord. Quelques navires passent sous notre vent, on se salue ; un beau trois-mâts, vent arrière, fuit le mauvais temps toutes voiles dehors.

Toute la journée, la mer déferle et embarque souvent ; mais, le soir, elle se calme, le vent tombe et nous donne un peu de repos.

Nous sommes à la hauteur des côtes du Danemark.

A neuf heures, un nouveau spectacle se prépare pour nous.

Sur une mer calme, la lune se lève à l'Est, colore lentement de petits nuages errants de vives teintes rosées et mêle, au Nord, ses feux à ceux d'une autre clarté d'un bleu-clair, diaphane comme une lueur d'éclipse qui envahit l'horizon sans nuages.

Pour base à ce tableau magnifique et inconnu pour nous, la mer, d'un vert sombre, vivement éclairée par ces lumières différentes, qui jouent à sa surface et semblent la rendre phosphores-

cente. C'est le jour polaire qui, sur son déclin, nous envoie encore un reste de sa splendeur.

Il était minuit quand les nuages arrivant, nous cachent ce spectacle grandiose et nous obligent bien à regret à rentrer dans nos cabines ; mais le roulis nous empêche de dormir.

Aussi, le lundi 3 août, je suis debout dès quatre heures du matin, espérant voir un nouveau lever du soleil ; mais désillusion complète : partout une brume épaisse s'étend sur les flots, dont la sombre couleur semble ne nous présager rien de bon. Du reste, depuis notre départ de France, le baromètre n'a pas cessé de descendre.

Au moment du déjeuner, tout danse sur la table. Le vent, qui a fraîchi considérablement, redouble, et la mer devenant plus mauvaise, embarque très-souvent. Enfin, une lame passant par-dessus le navire, enlève le béret de Regnault (oncques, plus jamais il ne l'a revu) et le trempe de la tête aux pieds. Il m'arrive dans le salon tout ruisselant et riant de bon cœur de son aventure. Grâce au tangage, il procède, non sans peine, à une nouvelle toilette.

Tout remue à bord ; la vaisselle plate fait des bonds fabuleux sur les dressoirs ; les siéges heurtent violemment les tables, et les lampes sont ébranlées sur leurs pivots. Quant à nous, pour rester en place ou marcher, il nous faut nous cramponner à tous les meubles.

Profitant de la circonstance, M. Chapelain nous vante les plaisirs d'une traversée et, pour nous égayer, vient tous les quarts d'heure nous annoncer, d'un ton lugubre, que nous touchons à notre fin dernière, qu'une mauvaise planche nous sépare seule de l'éternité. Jusqu'à neuf heures du matin, la mer est affreuse et nons ballotte comme une coque de noix.

Nous sommes dans les eaux de Skager-Rack, entre la pointe N.-O. du Danemarck et l'extrémité S. de la Norwége.

Pendant le déjeuner, l'homme de quart signale quelque chose à l'horizon : une ligne brumeuse qu'entourent des brisants. Sans doute, une île ; non, c'est la terre de Norwége. A ce mot de terre, on monte sur le pont.

Voilà trois longs jours et demi que nous n'avons vu que le ciel et l'eau, et malgré d'aimables compagnons, on aspire à la voir et à la fouler cette terre. On met le cap au Nord et nous avançons à toute vapeur vers Cristiansand,

Les côtes sont semées de récifs et la mer déferle avec rage sur ces îlots granitiques qu'elle ne peut détruire et qui rendent ces parages si dangereux par le mauvais temps.

Nous voguons dans la baie de Christiansand, et la mer, tout à l'heure si agitée, est maintenant unie comme une glace, une mer d'huile, disaient nos marins. Le phare nous apparaît bientôt, nous le saluons au passage et continuons notre route.

A trois heures du soir, nous entrons dans un de ces beaux fjords de la Norwége. Des rochers granitiques, polis par les anciens glaciers et maintenant par l'Océan, y plongent à pic ; des pins magnifiques, à la sombre verdure, baignent leurs racines séculaires jusque dans les flots, et la blanche mouette, de son aile rapide, vient effleurer notre hélice et happer au passage les petits poissons dans notre long sillage.

Nous entrons bientôt dans les eaux de la baie de Topdal, au fond de laquelle s'ouvre le port de Christiansand, et nous glissons rapidement sur ses ondes transparentes.

A cinq heures du soir, nous mouillons à une encâblure de la ville. Un canot de la douane accoste le navire, et la visite faite, nous nous faisons conduire à terre, où nous avons deux bonnes heures à dépenser.

Nous foulons enfin le sol de la Norwége.

Fondée en 1641 par Christian IV, Christiansand lui doit son nom (5° 42' 58" long. E. et 58° 8' 5" lat. N.). Fortifiée par la nature, qui l'a entourée de tous côtés, de montagnes couvertes d'épaisses forêts de pins, son port excellent est défendu par le fort d'Oddero, sur une île en face. Ses 11,500 habitants occupent des maisons en bois, comme elles le sont presque toutes dans les petites villes de la Norwége, sur le littoral ou dans l'intérieur des terres. Jusqu'à un mètre du sol, des pierres cimentées forment la base où repose le reste de l'édifice, entièrement en bois de pin habilement travaillé. En forme de chalets, ces habitations sont

couvertes en tuiles rouges et peintes de couleurs voyantes, et surtout en brun-rouge. Derrière les fenêtres, au milieu de jolies fleurs, apparaît un frais minois, à la blonde chevelure, aux yeux bleus, qui regarde curieusement des étrangers qui passent. Nous allons au temple luthérien pour le visiter, mais il est fermé. Sur le port et les chantiers de construction règne une grande activité. Chose singulière pour nous, les magasins sans nom manquent d'étalage.

La plupart des habitants, marins ou pêcheurs, sont continuellement absents de chez eux, ce qui n'empêche pas la population d'augmenter, si l'on en juge par les gros bébés joufflus et bien portants prenant leurs ébats, par un soleil radieux, sur les atroces galets qui forment le pavage.

Nous nous égarions avec plaisir dans ces larges rues, se coupant à angle droit et débouchant vers la mer ou le port, quand un coup de sifflet, parti du navire, nous rappelle aux douceurs de la traversée. Nous revenons à regret à l'embarcadère et, moyennant un léger salaire, on nous ramène à bord.

Tout autour du steamer flottent entre deux eaux de belles méduses, au corps gélatineux, nuancé de violet, de brun ou de jaune orangé.

Enfin, à six heures du soir, nous levons l'ancre, en disant adieu à la ville de Christian IV; nous mettons le cap au N.-E., sur Arendal, dont une cinquantaine de kilomètres nous séparent encore.

Nous voguons dans les eaux du Skager-Rack, calmes et unies comme une glace tant que nous sommes abrités par les montagnes; elles font semblant de vouloir s'agiter sous la brise au sortir du fjord. Mais le temps reste beau et notre sillage se dessine derrière nous en un long ruban tout blanchissant d'écume.

Malheureusement pour lui, Regnault, qui a déjà perdu son guide et sa carte, a une nouvelle perte à déplorer, celle de son thermomètre; je me rappelle encore, non sans rire, la fin tragique de ce pauvre centigrade : pendu à une mince ficelle, il se balançait d'un air triste et mélancolique au-dessus de l'onde, attendant le moment favorable à l'immersion, quand un coup de

tangage le jette brusquement sur la coque du navire, il avait cessé de vivre.

Nous longeons avec rapidité les pittoresques rivages de la Norwége; à nos yeux éblouis défilent des forêts de pins et de mélèzes, les fjords silencieux, les rochers polis de la côte, qu'arrondit encore, jour par jour, heure par heure, le travail incessant de la mer.

Au fond de ces cryptes, aux capricieux et sinueux contours, à l'abri d'un bouquet de bouleaux et de mélèzes mêlant leurs élégants feuillages, une maisonnette en troncs de pins équarris sur deux faces, à l'aspect agreste, nous montre sa pittoresque silhouette; un léger batelet à la proue redressée se balance près du rivage; des filets sèchent aux rayons d'un soleil radieux : c'est la demeure et toute la fortune sans doute, avec un petit champ voisin, d'un pêcheur norwégien.

A l'horizon, des navires entrent dans la mer du Nord. Autour de nous, des bateaux pilotes, à la voile rouge, triangulaire, portant un numéro d'ordre; un seul homme les monte, et, rapides comme la mouette, ces nacelles tirent des bordées, effleurant la cime des vagues écumantes.

Le soleil, qui baisse, empourpre les flots d'une teinte sanglante; les pins eux-mêmes se colorent de tons plus chauds et les derniers rayons de l'astre qui se couche jouent au travers des branches de ces sombres forêts.

Une lueur, brillante et douce à la fois, vient remplacer la lumière du jour : ce sont les derniers feux du jour polaire qui va bientôt s'éteindre pour nous.

Nous voguons toujours, et nos yeux ravis ne peuvent se lasser d'admirer cette pittoresque nature.

Nous entrons enfin dans un fjord plus étroit, que semblent enfermer dans leurs bras de granit de hautes collines boisées : c'est le fjord d'Arendal. La clarté est si vive, que nous y voyons comme en plein jour sur le pont du navire. Nous avançons maintenant plus lentement au milieu des innombrables îlots de ce petit archipel.

La baie se resserre de plus en plus, et, au détour d'un promon-

toire, au fond d'un fer-à-cheval, nous apparaît une ville. Des nacelles éclairées comme des gondoles du Lido, glissent sur l'onde autour de nous ; les forêts, les maisons se détachent comme des ombres chinoises sur ce ciel lumineux et d'une pureté sans égale.

Un de ces batelets porte une demi-douzaine de Norwégiens, hommes et femmes. Ils chantent un air national, et leurs rames tombent mollement en cadence, suivant leurs voix mélancoliques et douces, qui font résonner les mille échos d'alentour. Nous écoutions, ravis, depuis un moment et en silence, ce chant patriotique, à la suave harmonie, quand la vapeur vint couvrir de son bruit strident les dernières notes qui nous arrivent encore.

Nous sommes à Arendal, où nous devons rester quelques heures, dont nous profiterons avec plaisir pour visiter la ville.

Peuplée de 4,000 âmes environ, Arendal fait un commerce très-important de fer et de bois. Bâtie en demi-cercle au fond d'un fjord délicieux, la ville est construite partie sur des lagunes et partie sur les flancs de la colline qui abrite son port.

C'est de ce côté que nous dirigeons nos pas et, à la lueur du jour polaire, nous nous promenons dans ces rues propres, mais en pente, serpentant dans un beau granit grenatifère très-compacte. Suivant toujours ces sentiers, nous arrivons à un promontoire d'où notre regard embrasse toute la baie ; au loin, la mer qui roule des flots argentés ; à nos pieds, le port, notre steamer avec les autres navires et la ville avec ses maisons en construction.

Notre promenade a duré plus longtemps que nous le pensions, et nous sommes appelés à bord par un coup de sifflet. Il nous faut quitter ce site ravissant, ces chalets coquets, ces batelets chanteurs, ces rivages pittoresques qu'éclaire encore un dernier rayon du jour polaire.

Il est deux heures de la nuit, et tranquillement assis sur le pont du navire, nous assistons aux préparatifs du départ.

Plusieurs d'entre nous lisent ou écrivent leurs notes de voyage.

Déjà le 4 aout ! Le temps a passé bien rapidement ; du reste, nous avions de si charmants compagnons de route.

La lueur polaire diminue peu à peu, et lorsqu'à 3 heures 30,

l'aurore commence à poindre, nous sommes déjà loin de ce petit coin de terre qui s'appelle Arendal, et dont le nom seul éveille en nous mille souvenirs charmants, mille tableaux délicieux ; Arendal qu'on voudrait revoir encore par ce beau jour polaire, avec son site pittoresque et ses chants si harmonieux et si doux.

A 4 heures, le soleil sortant de la mer comme un globe de feu, nous offre un magnifique spectacle et vient éclairer notre dernier jour de navigation. Le déjeuner se passe gaîment, et le champagne, mêlé au bourgogne, vient en pétillant fèter notre bon voyage.

Tout le monde est content et joyeux. Nous passons tout le reste la journée sur le pont, fumant, causant et prenant d'excellent moka.

Oui, la vie de bord, dans des conditions excellentes, avec d'aimables compagnons, est charmante, et notre traversée, accomplie de la sorte, à part quelques heures de très-gros temps, ne nous a laissé qu'un agréable souvenir.

Nous entrons bientôt dans le magnifique fjord de Christiania, long bras de mer de quatorze lieues françaises de profondeur. Ce fjord, parfois grand et majestueux comme une mer, se rétrécit subitement et ressemble à un large fleuve, dont les berges abruptes et capricieusement découpées de mille échancrures, sont couvertes d'une luxuriante végétation, où les pins mêlent heureusement leur sombre feuillage aux troncs argentés des bouleaux, à l'élégante et verdoyante frondaison des mélèzes.

La mer, tout à l'heure agitée, devient calme et unie comme un de ces beaux lacs de ce pays pittoresque où l'antiquité plaçait Odin et les prétresses du Vallalh. Des criques nombreuses s'offrent à nos regards et entrent profondément dans les terres. A gauche, sur la rive, une ville apparaît ; c'est Horten, station principale de la marine royale, presque en face du petit fjord au fond duquel s'élève Moss. Un peu plus haut, sur la cime droite, s'ouvre une vaste échancrure ; Dramen, comme une nymphe paresseuse, y dort mollement étendue et baigne ses pieds dans cette onde limpide, qui vient expirer sur son rivage.

Nous avançons toujours entre ces rivages, où la sombre forêt

le dispute aux verdoyantes prairies. Partout ailleurs, cette luxuriante nature ferait un parc ravissant.

Nous saluons en passant la forteresse d'Oscarborg, sentinelle avancée qui garde l'entrée de la rade de Christiania. Bâtie en demi-cercle et dominée par une tour crénelée, Oscarborg est armée de 73 canons. Ses trois batteries, à fleur d'eau, enfilent le passage, dont la largeur, à cet endroit, ne dépasse pas 15 à 1,600 pieds.

Un dernier fjord s'offre à nous sur la gauche ; c'est là que dort le petit port en miniature de Sandviken.

Il fait un soleil radieux, un temps superbe, et cependant nous sommes sous le 61° de latitude. Moins les fleurs, le mouvement, les chalets et la vie, on se croirait transporté sur les bords d'un de ces pittoresques lacs de la Savoie.

Notre steamer double enfin un petit promontoire et nous laisse admirer un grandiose et magnifique spectacle : aux flancs d'un immense cirque de hautes montagnes, couvertes de forêts de pins à perte de vue, dont les lointains et derniers sommets sont blancs de neige, s'étage gracieusement comme une reine la capitale de la Norwége. On distingue déjà parfaitement la forteresse d'Aggershuus, les deux grands quartiers de la ville et de charmants lockhers, ou maisons de campagne entourant la cité.

Nous sommes rendus au terme de notre navigation. Encore un instant, et nous allons aborder au milieu d'une forêt de mâts et de navires ; un dernier tour d'hélice, on jette les amarres ; nous sommes au port, et, à 4 heures du soir, le mardi 4 août, le *Kong-Magnus* accoste, sain et sauf, les quais de Christiania. Grâce à nos amis de voyage, nous évitons les ennuis de douane, et, après les avoir chaleureusement remerciés, ainsi que notre excellent capitaine, nous mettons enfin le pied sur cette terre de Norwége tant désirée.

Nous descendons à l'hôtel Germania, fort cher du reste, où nous avons par compensation le plaisir d'entendre parler français. Nous faisons un peu de toilette et, sans perdre de temps, nous allons courir la ville.

La métropole norwégienne (410 kilom. O.-S.-O. de Stockholm

par 59° 54' 44" de lat. Nord et 8° 23' 7" de longitude Est), au fond du fjord qui porte son nom, est peuplée de 80 mille âmes. La ville s'étend en demi-cercle dans une position admirable et presque unique au monde, aux pieds des montagnes de l'Eggeberg et comprend la vieille ville, la forteresse d'Aggershuns et la ville neuve. Dans notre rapide promenade, avant dîner, nous parcourons cette dernière partie de la capitale. C'est un vaste carré, dont les larges rues, tirées au cordeau, sont éclairées au gaz et garnies de trottoirs. Des cafés n'en cherchez pas, il n'y en a pas; les magasins sont sans étalage extérieur ; une simple inscription, placée au-dessus de la porte, indique seule ce que l'on trouve à acheter dans la maison. Par contre, des fleurs ravissantes de fraîcheur et de teintes à toutes les fenêtres, et un petit système de glace rejetant dans l'appartement tout ce qui se passe dans la rue. Comme presque dans toutes les villes construites en gradins, Christiania présente un magnifique panorama, de loin ; mais il me semble qu'au bout de quelques jours passés dans ses rues, presque désertes et sans vie, où tous les monuments et beaucoup de maisons rappellent les constructions de la Grèce, et dans lesquelles on a jeté avec une profusion par trop grande la palemette des tombeaux de cette époque, on doit avoir hâte de quitter cette vaste et triste nécropole, qui n'a guère pour elle que sa position et ses environs qui lui forment un magnifique parc naturel.

Les édifices principaux sont le palais de la reine-mère, la bibliothèque, le Musée, l'Université, fondée en 1811 par Frédéric VI, et le Palais du Storking, ou États généraux, ce dernier construit en style romain et byzantin par l'architecte S. Langlet. Parmi tous ces monuments, un des plus beaux est le château royal, qui, malgré son air de caserne et un style peu défini, a cependant, par ses belles et grandes proportions, et le site qu'il occupe au sommet d'une colline, au milieu d'un très-beau parc, un aspect imposant. Des fenêtres, on a une vue admirable sur la rade, le fjord, la ville et tous les alentours.

De l'autre côté du détroit se trouve Oscarshall, petit château moyen-âge à tourelles, où le roi Oscar Ier a fait représenter les sites les plus célèbres de la Norwége. C'est sur les panneaux du

salon que Tidemand, le Greuze scandinave, a tracé de ses habiles et gracieux pinceaux l'histoire du paysan norwégien, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Après le dîner, nous sortons encore et reprenons nos investigations. Dans notre nocturne promenade, nous arrivons à une espèce de jardin public. Le nom attrayant d'Apollo-Salon nous attire, et nous entrons moyennant 40 *ore* (50 centimes à peu près de notre monnaie).

Une chose assez curieuse nous frappe dès les premiers pas. De vertes pelouses, émaillées de ravissantes corbeilles de fleurs, sont bordées d'abominables coquilles marines, ressemblant à celles qu'on nomme des casques. Ce singulier ornement produit un effet étrange.

Nous nous promenons dans ce jardin, où l'on trouve un jeu de boules, de quilles, une *restauration*, ce qui équivaut à un de nos restaurants ; puis un café-chantant. Au fond d'une salle assez vaste, sur une estrade, six grandes filles blondes, aux yeux bleus, en toilette de circonstance, étalent leurs charmes et chantent tour à tour des charges ou des airs nationaux. Mais tout ici se passe en famille, et les actrices sur la scène, dans les instants de repos, s'amusent entre elles et jouent comme on le fait en France dans les coulisses.

Peu charmés par leurs voix éraillées et discordantes, nous sortons et, après un dernier tour de promenade dans le parc du château royal, nous rentrons à l'hôtel.

Le lendemain 5 août, nous sommes debout de bonne heure. Nous allons passer notre journée au Musée. Impossible de se rappeler tout ce que nous avons vu de curiosités, de choses nouvelles pour nous.

Pendant que le docteur Hamy mesure les nombreux crânes de la collection ethnologique, Regnault et moi nous voltigeons de salle en salle. Au rez-de-chaussée, on nous montre les différentes espèces de traîneaux servant aux gens du pays, puis le squelette d'une tête de baleine du Groenland. Les os portent encore les traces indélébiles des coups de couteaux qui ont servi à enlever la peau et les chairs.

Au premier étage est une très-nombreuse collection d'ossements humains et de moulages, voire même seize squelettes des races du Nord, qui font les délices de notre docteur; nous l'y laissons, et nous passons à l'anthropologie et à l'histoire naturelle; mais, pressés par le temps, nous ne pouvons voir que superficiellement.

Outre deux squelettes complets d'éléphants, un d'hippopotame et une superbe tête de narval, dont la défense a trois mètres de long, nous voyons encore une carcasse de baleine, une magnifique tête de rhinocéros et une splendide collection de squelettes d'oiseaux aquatiques et terrestres. Parmi les grands quadrupèdes, deux superbes exemplaires d'alces palmatus, de cervus tarandus, un ursus arctos, des aplocerus montanus. Puis viennent toutes les espèces de renards, depuis l'isatis jusqu'au renard commun; une collection de singes, de phoques; parmi ces derniers, un fort beau phoque barbata et un cystophora cristata. Mais l'empaillage en général laisse un peu à désirer.

Une salle entière et deux grandes vitrines remplies de bocaux sont consacrées aux poissons d'eau douce et d'eau salée.

Parmi les gallinacées spéciaux aux montagnes de Norwége, une magnifique et très-nombreuse collection de tétras à queue fourchue, de lagopèdes, de grands coqs de bruyère et de gélinotes blanches.

Plus loin, parmi de rares et nombreux palmipèdes des régions arctiques, l'eider, au chaud duvet, dont nos belles frileuses s'emparent, sans penser que le pauvre oiseau, arrachant ses fines plumes, les avait préparées pour servir de couche moelleuse à sa progéniture, et non pour réchauffer leurs petits pieds.

L'âge de pierre, largement représenté, nous montre ses silex taillés ou polis, ses belles lames, ses pointes de flèches aux fines retouches, ses grattoirs, ses scies aux éclats symétriquement enlevés, ses couteaux, ses marteaux, aux formes si variées et d'un travail si parfait. Deux petites vitrines attirent surtout notre attention et notre curiosité : ce sont des objets rapportés tout dernièrement de Laponie et du cap Nord par le professeur Nordenkjold; ils sont en os ou en bois de renne travaillés, voire même

en silex ; le tout identique aux instruments préhistoriques trouvés dans les grottes et les cavernes.

Mais le temps passe trop vite dans ces musées, il nous faut rentrer. En revenant, nous achetons bon nombre de vues photographiques du pays, et bien nous en a pris ; car, en arrivant à l'hôtel, on nous annonce que nous devons partir de suite. Nous renonçons, non sans peine, à une partie en voiture que nous devions faire le lendemain à la montagne, au beau lac de Siliane ; et, bouclant nos malles, nous courons à la gare (à Jernbanetorvet). Nous regrettons vivement ce départ précipité, qui nous empêche de pénétrer plus intimement dans la vie des indigènes, surtout dans les habitudes du peuple, seul moyen cependant de connaître les mœurs d'une nation. Mais il nous faut arriver à Stockholm pour l'ouverture du Congrès.

Nous montons en wagon, il est 4 heures du soir, et peu d'instants après, le train s'ébranle, nous entraînant vers la Suède.

Nous sommes une douzaine de Français, y compris une jeune fille charmante, Mlle A. V..., de Grenoble, qui accompagne son père dans ce long voyage. Nous avons pu nous installer tous dans le même wagon ; et quel wagon ! Chaque compartiment communique avec le suivant par une porte glissant sur des rainures, qu'on ferme ou qu'on ouvre à volonté. Une plate-forme ou balcon règne à chaque extrémité et, par surcroît de confortable, des fontaines Wallace sont installées en 1re et en 2e classe pendant les chaleurs de l'été.

Nous interrompons souvent notre conversation, vive et animée, pour admirer la belle nature qui se déroule à nos yeux. Les champs cultivés ont déjà fait place aux interminables forêts de pins. Les teintes noirâtres de leurs sombres rameaux, tranchant sur le vert tendre des élégants bouleaux, à la blanche écorce, offrent le plus joli contraste.

La voie ferrée traverse ces immenses bois et nous laisse voir en passant des moraines, des blocs erratiques énormes, traces ineffaçables laissées par les anciens glaciers. Mais, dans ces vastes solitudes, pas un oiseau, pas un quadrupède ! Le règne animal semble n'y avoir pour représentants que des corneilles grises,

dont, de temps à autre, un vol nous annonce un défrichement, une ferme isolée. Les pins ont été abattus, les racines brûlées, et le paysan norwégien jetant dans ce sol vierge l'orge et l'avoine, presque jamais de blé, demande aux huit ou dix semaines de son chaud mais trop rapide été, la subsistance de sa famille pour le reste de l'année.

Cette rapidité excessive grâce à laquelle, dans ces pays du Nord, la végétation atteint un entier développement, paraît surprenante au premier abord ; mais les mêmes causes qui produisent ces rigoureux hivers y produisent également, en juillet et août, une chaleur très-forte. Le soleil, pendant les vingt-quatre heures du jour, reste sur l'horizon seize et dix-huit heures, et ces terres humides, échauffées par ses brûlants rayons, n'ayant pas le temps de refroidir, donnent une végétation rapide, et les fruits mûrissent plus vite que dans un pays plus tempéré.

Nous traversons une série de torrents, de petits lacs d'eau douce ; leurs bords, moins sauvages que ceux des fjords, n'en sont pas moins pittoresques et fourniraient à un artiste mille sujets ravissants. A leur surface limpide et calme, des hommes, armés de longs bâtons, vont, viennent sur d'innombrables troncs de pins que la cognée du bûcheron a fait tomber près de quelque torrent. Livrés, chacun avec sa marque (comme cela se pratique dans nos Pyrénées), à ces routes liquides, ces arbres flottent des mois, des années entières au gré de ces fleuves torrentueux, dont nos fleuves de France ne peuvent donner l'idée. Emportés au travers des blocs qui en encombrent le lit, s'entrechoquant les uns les autres, sautant les cataractes, ou s'arrêtant quelquefois dans une anse pour reprendre plus tard leur course errante, ils arrivent enfin dans les lacs, où on les trie suivant leurs marques ; après cet instant de repos et de trêve, ils se dirigent de nouveau vers la mer pour se répandre de là dans le commerce du monde entier.

Comme je l'ai déjà dit, c'est sur ces défrichements que le Norwégien s'établit et s'y bâtit une maison à peu de frais.

Toutes ces habitations, peintes en rouge foncé et élevées au-dessus de la terre à cause de la neige, sont faites avec des troncs de sapins équarris sur deux faces, dont les interstices soigneusement

bouchées avec de la mousse les rendent très-chaudes pendant l'hiver. Leur toiture est faite des mêmes matériaux, auxquels on ajoute des mottes de gazon. La bruyère, le rododendron y poussent souvent et égayant de leurs rameaux de fleurs ces rustiques demeures, leur donnent un aspect pittoresque et charmant, et les protégent contre la pluie et le vent.

L'écorce du bouleau est également employée comme toiture. De cet arbre, aussi utile pour lui que le palmier pour l'Indien, le Scandinave tire presque tout ce dont il a besoin : les plats, les écuelles de son ménage, et même ses instruments aratoires. La seconde écorce lui donne la belle teinture rouge dont il colore ses filets ; de la sève, enfin, il extrait une liqueur connue dans le pays sous le nom de vin de bouleau.

A l'époque de l'âge de bronze, les ancêtres des Scandinaves se servaient déjà de cet arbre et tiraient de son écorce une espèce de poix. Au Musée des antiquités scandinaves à Stockholm, sous le numéro 2918, nous avons pu remarquer un grand pain de cette poix tirée de l'écorce du bouleau et contenant de petits fragments d'ambre. Elle servait à remplir les parties creuses des objets en bronze, à luter les couvercles des vases sépulcraux et des cercueils en bois, à fixer les pointes de lance aux manches, etc. Ce pain que nous avons vu a 20 centimètres de diamètre, et fut trouvé avec treize autres pains de poix, dans une petite tourbière, à Tagarp (Skanie). Les pains étaient placés sur les bords l'un à côté de l'autre. Oscar Montélius, dans ses *Antiquités suédoises*, imprimées et publiées à Stockholm en 1873, en donne un dessin sous le numéro 194 de la page 58.

La plupart des paysans norwégiens, rendus ingénieux par l'éloignement des grands centres et la nécessité, cette féconde mère de l'invention, apprennent d'eux-mêmes les arts et les métiers utiles. Ils sont très-adroits à sculpter, et, grâce à ce talent, qui leur permet de cultiver à leur aise leur long et rude hiver, ils se plaisent à orner l'intérieur de leurs demeures, à décorer de gracieux dessins, de fines arabesques tous leurs ustensiles de ménage, et exécutent ainsi, sans avoir jamais eu de maîtres en aucun genre, une multitude de charmants ouvrages.

À Bryn, nous nous approchons de la montagne de Ryenbjergen, dont nous suivons la base pendant quelque temps.

Nous passons successivement les stations de Grorud, de Strommen et laissant derrière nous des collines boisées, çà et là entrecoupées de cultures, nous franchissons deux torrents qui se jettent dans le joli lac d'Ojeren.

Lillestrommen, où nous arrivons, a plutôt l'apparence d'un village que d'une station de chemin de fer, tant est grand le nombre de scieries de bois et autres établissements industriels construits aux alentours, dans la vaste pleine alluvienne que forment le Glomen et ses affluents. Nous laissons ensuite à notre gauche les plaines d'Ovre Romerike et continuons notre route vers Kongsvinger.

Au sortir d'une sombre forêt, nous traversons le Glomen sur un pont pittoresque, fait de madriers de pins solidement liés les uns aux autres, et suivons sa rive gauche. A cet endroit, profondément encaissé dans des murailles presque à pic, l'impétueux torrent brise ses vagues écumantes contre des blocs de granit encombrant son lit. C'est en vain qu'il lance contre eux les innombrables troncs de pins qu'entraîne sa course vagabonde.

Nous voudrions faire arrêter le train et admirer plus longtemps ce site ravissant ; il marche toujours, et, quelques instants après, les rapides du Glomen, cachés par les bois, ont disparu à nos yeux.

Nous approchons de Kongsvinger ; le jour a baissé et nous n'entendons plus que le grondement formidable du torrent, qui bouillonne tout près de nous.

Nous sommes rendus et ne devons repartir que le lendemain matin.

Il faut aller à la recherche d'un gîte et d'un dîner. Les quelques lits de la station étant pris, nous aimons mieux aller au village que de coucher dans les wagons. Nous traversons le Glomen sur un beau pont de bois, et une demi-heure après, notre petite troupe arrivait au village, à l'hôtel d'Angleterre. — Qui pouvait s'attendre à trouver un hôtel au fond de la montagne ! — On nous organisa promptement (contrairement aux habitudes du

pays) un dîner norwégien, dans une vaste chambre dont le parquet, fait de bois de pin, est couvert de petites branches du même arbre mêlées à celles du bouleau ; les murs, les plafonds, tout est en pins vernis. Nous faisons honneur aux mets nationaux, le renne, les anchoix, le jambon fumé, et, joyeusement, nous les arrosons de bière excellente et de thé, pendant qu'un gros Saxon, fumant une pipe digne d'un Allemand, rit de son gros rire et bavarde dans la chambre voisine avec la maîtresse de l'hôtel, dans un patois impossible à définir.

Après le repas, nous gagnons nos chambres à coucher, où règne la propreté norwégienne dans toute sa rigueur. Je me rappelle encore nos lits de bois vernis ainsi que les lambris : au besoin, ils auraient servi de glace. Et, dans des draps bien blancs, nos membres fatigués se reposent admirablement, pendant que notre esprit s'égare avec complaisance au milieu de ces lacs pittoresques, de ces forêts immenses et ces fleuves torrentueux que nous venons de traverser. Des rideaux de gaze grossière ornent les fenêtres et donnent à notre logis cet air soigné et d'aisance qui règne en général dans les habitations norwégiennes et frappe agréablement les voyageurs dans ces pays du Nord.

Mais, le matin, il nous faut quitter Kongsvinger et gagner la gare.

Le soleil se lève et déjà ses premiers rayons, traversant la cime des pins, commencent à éclairer le pittoresque paysage qui nous entoure. Sur notre passage, les oiseaux gazouillent dans les haies d'aubépines fleuries, et, par leur joyeux babil, semblent souhaiter bon voyage aux touristes qui les quittent si promptement.

Nous partons et, un peu avant Charlottenberg, nous entrons sur le territoire suédois.

Nous sommes déjà à 13 milles de Christiania. Nous saluons au passage la petite ville d'Arvika, ses forgss et ses verreries. Avant d'arriver à Brunsberg, nous traversons le beau lac de Vermelen sur un pont de plus de 2,000 pieds de long ; plus loin, c'est le hardi et élégant viaduc jeté à 60 pieds d'élévation sur le Norselfven. Jusqu'à Kil, la nature est superbe et les plus jolis sites s'offrent à nos regards.

En passant du sol norwégien sur celui de la Suède, on est bientôt saisi d'un changement notable dans l'aspect de la nature. Les cultures semblent plus belles et les moissons plus fécondes; de temps à autre, de jolies fermes se montrent au milieu d'une verte clairière tout émaillée de fleurs aux mille couleurs ou sur les bords d'un limpide cours d'eau, dont les petites vagues en miniature viennent mouiller les racines des pins. Les habitants eux-mêmes paraissent suivre à peu près la même transformation que le sol. En effet, le Suédois est moins rude de caractère que le Norwégien. Un magnifique pont de fer nous conduit à Carlstad. Fondée en 1548, par Charles IX, cette ville a toujours été une des plus considérables de la Suède par son commerce. Grâce à la rivière qui la partage en deux parties, elle ne fut qu'à demi détruite par le terrible incendie de 1865, et son exposition permanente des produits de la province fut sauvée du désastre. Un mois plus tôt nous aurions pu nous y arrêter et voir la fameuse foire de Permessan, une des plus importantes de la Suède. Nous déjeunons au buffet de la gare; je ne puis passer sous silence son mode d'installation. A la porte d'entrée, pour le prix modique d'un rixdael, on vous délivre un billet : muni de cette contremarque, vous avez le droit d'user de tout ce qui est servi, et largement, sur les nombreuses tables du buffet; en sortant vous rendez votre carte. Il serait à souhaiter que cet usage, ordinaire dans le Nord, passât dans nos mœurs et en général sur les lignes ferrées. Les voyageurs ne s'en trouveraient pas plus mal que nous ne l'avons été pendant notre voyage sur les railways scandinaves.

Après un quart d'heure d'arrêt, nous repartons. Nous traversons le Karelfven, puis le pittoresque lac de Krapphar, sur une étroite langue de terre, longue de plus de 5,000 pieds. Les forêts sont moins épaisses et moins fréquentes. Nous ne leur disons cependant pas adieu et, de temps en temps, nous les retrouvons avec leur humble végétation d'arbustes, de fleurs et de plantes. Là ce sont de ravissantes bruyères et des touffes de rododendrons; ailleurs, des airelles, aux fruits bleuâtres, poussent près des framboisiers sauvages. Plus loin, les fougères, au feuillage svelte et découpé, marient leurs verts rameaux aux élégants

4

thyrses d'innombrables épilobium aux délicates fleurs roses. N'oublions pas les seuls êtres vivants que nous ayions vus sous l'ombrage des forêts. Au pied des pins, de nombreuses fourmilières, de dimensions colossales, servent de demeure à d'énormes fourmis noires.

Avant Carlstad, dès la station de Skare, nous apercevons dans la direction du Sud une immense étendue d'eau se prolongeant jusqu'aux limites de l'horizon ; c'est le Wener, dont les grandioses proportions font une véritable mer intérieure, un des plus considérables et des plus beaux lacs d'Europe ; il a 35 lieues du Nord au Sud et 14 de l'Est à l'Ouest. Nous côtoyons cette admirable nappe d'eau jusqu'à Christinehamn. Par moments, nous nous en éloignons ; d'autres fois, nous nous en rapprochons tellement, que les vagues qui rident sa surface viennent, pour ainsi dire, mouiller les roues des wagons de leur blanche écume. Des navires, des barques de pêcheurs sillonnent le lac en tous sens et desservent ses rivages. Tout cela vient animer cette belle nature, et nos yeux ont peine à se détacher de ce pittoresque tableau.

Christinehamn, peuplée de 3,700 âmes, fait un commerce très-important de fer, et le trafic en a lieu surtout à la foire de la mi-mars, appelée Fastings-Marknaden. N'oublions pas, avant de quitter ce petit coin de terre, de signaler sa curieuse église, en bois ; je vous recommande, ami lecteur, sa bizarre architecture.

Entre cette station et celle de Laxa, où nous allons changer de train, nous laissons à notre droite le grand lac de Mockeln. Près de Dejerfors, nous traversons un magnifique pont en fer de 200 pieds de long et haut de 40.

Laxa, située presque à égale distance du Wener et du Wetter, est actuellement le point central des réseaux ferrés de la Suède et tête de ligne pour le Nord-Ouest, l'Ouest et le Sud du royaume. Nous quittons cette ville à une heure de l'après-midi, et continuons rapidement notre route au travers de cette magnifique nature qui se déroule sans cesse à nos yeux. Nous avons bientôt dépassé Hallsberg, Wingaker et le magnifique domaine de Sapstakolm, ainsi que trois ou quatre autres châteaux appartenant à de riches seigneurs suédois.

L'immense lac de Hjelmaren, la petite ville de Katrinekolm ont disparu à l'horizon, et nous sommes déjà à Gnesta. Peu après, au sortir d'un long tunnel de 465 pieds, Sodertelge ne tarde pas à se montrer à nous.

Autrefois, cette ville eut l'honneur de servir fréquemment de lieu de réunion des États ; mais, brûlée par les Russes en 1719, l'antique cité n'a jamais repris son ancienne grandeur. En quittant cette station, nous nous rapprchons des rives pittoresques du Mélar, que nous suivons jusqu'à notre arrivée à Stockholm.

Le Mélar a ses rivages couverts de fermes, dont les vertes prairies s'avancent jusque dans ses ondes. De distance en distance émergent des îles, des îlots ; les premières, souvent habitées, laissent voir au milieu des pins et des bouleaux les rustiques demeures de leurs habitants ; les autres montrent seulement leur croupe de granit arrondie et presque nue. Quelques vieux pins y trouvent à peine une nourriture suffisante pour y végéter misérablement. Avant la station de Liljeholmen, nous traversons le magnifique tunnel de Nyboda, long de 932 pieds sur 18 de haut et autant de large. La campagne devient plus belle, les champs plus nombreux et mieux cultivés ; de légères embarcations à vapeur, des steamers sillonnent en tous sens les eaux bleues du Mélar. Un changement graduel s'opère dans le paysage, un air de civilisation, un je ne sais quoi qui annonce un grand centre. En effet, nous approchons ; déjà les fumées de la grande ville montent mollement dans les airs en blancs panaches, les flèches hardies de ses temples et de ses églises se détachent sur le ciel, d'une pureté sans égale, et un soleil radieux éclairant les monuments de la capitale du Nord, fait miroiter à nos yeux dans les eaux de la Baltique et du Mélar leur silhouette tremblottante.

Nous sommes à Stockholm et mettons enfin le pied, le jeudi 6 août 1874, à 4 heures du soir, dans la grande métropole scandinave.

Avant de nous lancer en plein Congrès, au milieu des fêtes royales, des excursions tout à la fois scientifiques et pittoresques, jetons, si vous le voulez bien, un coup d'œil rapide sur cette grande cité, où nous venons d'arriver.

Pour s'en épargner la description, plus d'un touriste la compare à la reine de l'Adriatique et l'appelle la Venise du Nord : c'est plus simple et plus vite fait.

Pour ressembler à la cité des Doges, il manque à Stockholm ces innombrables canaux que sillonnent de légères gondoles, ces palais, vraie dentelle de sculpture, chefs-d'œuvre des grands maîtres vénitiens, les flots bleus de l'Adriatique, et surtout ce brillant soleil de l'Italie.

Mais, si Stockholm peut envier tout cela à sa rivale, il lui reste sa position unique sur les bords d'un lac ravissant, un des plus beaux du monde, au milieu d'une nature pittoresque et où tout semble s'être réuni pour rendre séduisants et gracieux ses magnifiques environs.

C'est dans les temps les plus reculés de l'histoire scandinave qu'il nous faut aller chercher l'étimologie du nom de Stockholm. En effet, les plus anciennes chroniques parlent déjà de l'endroit où cette ville est située aujourd'hui.

Après avoir vaincu le roi finlandais Froste et emmené ses enfants en captivité, le roi Agne revint en Suède et mouilla à Stockholm pour y célébrer son mariage avec la belle Skjalf, fille de Froste. Celle-ci toutefois n'accepta l'honneur de cette alliance que pour venger la mort de son père. Après un festin somptueux où Agne et les siens s'enivrèrent, Skjalf et son frère, ainsi que les autres prisonniers, se prévalant de leur supériorité momentanée, pendirent le roi à un arbre et prirent la fuite. Depuis cet événement, aussi romanesque que tragique, la petite île qui en fut le théâtre, en 465, porta pendant quelque temps le nom d'Agnefit.

C'est sur son rivage, suivant une autre tradition, qu'après de longues années de route, vint échouer l'énorme tronc d'arbre de Sigtuna. Mais la légende ne nous rapporte pas si les habitants de la petite île du Mélar retrouvèrent dans la cavité du géant des forêts les immenses richesses de la florissante cité détruite par les Estes en 1188.

Encore livrés au culte d'Odin, ces peuples naïfs crurent voir dans ce fait un miracle de leurs divinités, et, pour en léguer le

souvenir aux âges futurs, ils appelèrent leur ville Stockholm (des deux mots : *stock*, tronc d'arbre, et *holm*, petite île).

Au siècle suivant, Birger Jarl sut apprécier à sa juste valeur la position de la cité naissante ; des remparts furent construits, et, sous le règne des Marguerite, des Wasa, des Charles XII, des Gustave-Adolphe, la capitale de la Suède conquit peu à peu le rang qu'elle occupe aujourd'hui.

Stockholm (59° 20' 20 latitude Nord et 15° 43' longitude Est), peuplée de 145,000 âmes, est assise sur les deux rives du lac Mélar, a son embouchure sur la mer Baltique, et bâtie sur deux presqu'îles et plusieurs îles, jointes par des ponts. De légères embarcations à vapeur en mettent constamment en communication les différents quartiers et, dans leur course incessante et rapide, semblent vouloir faire concurrence aux blanches mouettes qui effleurent les ondes.

Du côté de la mer, la ville, ainsi que toute cette partie de la côte suédoise, est protégée par un archipel d'îles, d'îlots et de rochers ; on les compte par centaines et on leur a donné le nom de Skargard.

Les constructions sont d'un style fort simple, et, se conformant aux exigences de leur climat rigoureux, les architectes suédois, sobres de tout ornement extérieur, consacrent presque tout au confort et au bien-être intérieur. Point de sculptures, de ces motifs d'ornementation, si communs dans nos pays tempérés ; partout de grandes lignes ; rarement quelques détails un peu lourds de forme, mais s'apercevant à peine, viennent rompre la monotonie des lignes. Mais ces défauts vous les retrouvez partout, depuis le palais du roi jusqu'aux riches hôtels du quartier de Drottninggatan, dans les monuments publics comme dans les maisons particulières. Seules de nombreuses fenêtres à double châssis coupent régulièrement ces longues façades aux couleurs tristes et ternes. Chose singulière, pas une seule rue de la grande cité scandinave ne porte le nom d'un des grands hommes de la Suède, ou d'une des batailles qu'ont autrefois remportées ses armées.

Combien de fois, avec nos amis, des hauteurs de Mosebacke,

n'avons-nous pas admiré la ville étendue à nos pieds, déroulant à nos yeux ses quartiers, ses monuments et ses places.

C'est d'abord le faubourg Sud, dont les constructions s'élèvent en amphithéâtre aux flancs de la colline, tandis que sa base se baigne dans les flots; puis le vieux Stockholm, le Ridarkolmen (île des chevaliers), qui vit, en 1523, débarquer Gustave Wasa, revenant vainqueur des Danois; son Abbaye (sépulture des rois de Suède) détache sur le ciel l'élégante silhouette de sa haute flèche en fer, découpée à jour. Plus loin, le Staden (ou la cité) avec le château royal. Brûlé en 1697, il fut rétabli et achevé sous la direction du comte Tessin en 1753. C'est un immense quadrilatère de 391 pieds de large sur 418 de long, du Nord au Sud.

L'intérieur du palais est presque toujours accessible aux visiteurs pendant l'été, où les membres de la famille royale habitent leurs châteaux ou sont en voyage.

Il faudrait un volume pour détailler ce que renferme le palais, soit en magnificence, soit en objets d'art et de prix.

Les salons, les appartements particuliers, décorés avec un luxe inoui, contrastent vivement par leur somptueuse ornementation avec la simplicité du souverain qui l'habite.

Du coté Est, un escalier monumental à double volée, soutenu par de belles colonnes monolithes en granit gris de Solna y donne accès. La façade Ouest est ornée d'énormes cariatides en pierre et de médaillons avec les portraits des anciens rois.

En quittant le pont du Nord, on monte au palais par une rampe nommée *Lejonbaken* (la montée des lions).

A droite et à gauche d'une magnifique balustrade en granit, s'élèvent deux énormes lions en bronze. Au fronton se voient les armes de la Suède.

Le côté Sud contient la chapelle du palais, la salle d'État, l'une des plus belles du château, tant par sa magnificence architectonique que par ses décorations.

Dans une des ailes du palais se trouve une belle galerie de tableaux et la riche bibliothèque royale, qui possède, entre autres raretés, le célèbre *Codex Aureus*, traduction latine des Évangélistes, en lettres dorées sur parchemin violet et blanc; le *Gigas*

librorum, ou collection très-curieuse de manuscrits, écrits du neuvième au treizième siècle, et plus connu sous le nom de *Bible du Diable*.

Le Ridarkaus, ou lieu de réunion des chambres de la noblesse suédoise, est un des plus beaux édifices de Stockholm. A l'extérieur, c'est un monument au style grec, dont la porte principale s'ouvre sur un haut et vaste perron, par lequel on descend à une large place qui le précède.

Intérieurement un double escalier conduit à la salle des nobles et ses murs sont entièrement recouverts des écussons des seigneurs scandinaves. Sous ces nobles lambris se tenaient les séances du Congrès scientifique.

A Basilioholmen s'élève, avec un portique monumental, en marbre de Colmar, le Musée national : il renferme les musées de sculpture, peinture, armes, archéologie et antiquités égyptiennes. Près de lui, le Grand-Hôtel, magnifique construction, une des plus belles de la ville.

J'ai parlé tout à l'heure du pont du Nord, ou Norbro, jeté au-dessus de l'île du Saint-Esprit ; d'un côté il aboutit à la place de Gustave-Adolphe, sur laquelle donne le palais du prince héritier ; de l'autre au château royal. Il met ainsi en communication le quartier du Nord et le Staden. C'est la partie la plus vivante, la plus animée de la capitale. Deux terre-pleins, qui longent le pont, lui donnent un aspect tout particulier. L'un, à son niveau, supporte le Bazar ; des marchandises de toute sorte remplissent d'élégants magasins et une foule nombreuse y stationne sans cesse. L'autre, un peu au-dessus des flots de la Baltique, est le Stromparterren, charmant jardin public aux ombrages délicieux, où tous les jours une excellente musique se fait entendre jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Citons encore la place où s'élève la magnifique statue de Charles XII, puis le Stortorget, dont le nom évoque le lugubre et sanglant souvenir des massacres du 8 novembre 1520, ordonnés par le farouche Christian II, qui vit, sans horreur, tomber les têtes de plus de 100 seigneurs suédois. N'oublions pas non plus le parc de Berzélius et le jardin royal.

Gustave III fonda l'académie des sciences, une école des beaux-arts, un institut carolin pour la médecine et construisit un théâtre; on lui doit aussi la création d'un musée d'histoire naturelle, d'anatomie et d'ethnographie scandinave.

Mais la grande et poétique beauté de Stockholm réside dans sa situation au milieu d'eaux magnifiques, vives, courantes, qui la traversent en tout sens, dans les sites admirables qu'on y découvre sur la Baltique et le Mélar. La nature bienveillante semble y avoir semé comme à plaisir des îles, des îlots pittoresques, couverts d'arbres et de verdure. Ses deux ports offrent un mouvement continuel de navigation, qu'explique un commerce considérable en bois de construction, fer et autres minérais fournis par ses inépuisables mines de Dannemora, de Falum, de Stora-Kopparberg.

Aux environs de Stockholm se trouvent de magnifiques promenades, entre autres, Thiergarten, le Djugarden. Cette dernière est le rendez-vous favori des habitants de la ville. L'art n'a fait qu'aider la nature pour modifier de la manière la plus heureuse les quelques endroits qui réclamaient des embellissements. C'est là qu'aux portes, presqu'au centre de la capitale, dans une splendide forêt de chênes dix fois séculaires, s'élève le château de Rosendal. Devant la façade nord, au milieu de vertes pelouses émaillées de fleurs, on admire une magnifique coupe de porphyre rouge d'Elfdal, sans égale au monde, haute de 9 pieds sur 12 de diamètre. Elle repose sur un socle de granit et a été travaillée par les Dalécarliens.

Sous ces beaux ombrages, aux allées sablées, de coquets lockers, ou chalets particuliers, se sont construits et leurs jardins descendent, en pentes douces, vers les ondes vertes de la Baltique.

Au nord-est de la ville, c'est le château d'Haga, résidence d'été du roi. Sur une île du Mélar, celui de Gripskolm, avec son riche musée de portraits historiques, que nous visiterons plus tard, pnis celui de Drottningholm, aux belles collections d'objets d'art.

Stockholm, enfin, par sa position pittoresque, ses environs, est la digne capitale de ce romantique et beau pays de Suède. Nous

n'avons fait que l'entrevoir, mais assez cependant pour l'admirer et pour en garder un ineffaçable souvenir.

J'ai parlé tout à l'heure du Grand-Hôtel. Ce magnifique édifice, tout récemment construit d'après les plans de l'architecte Kumlim, est sans contredit un des monuments de Stockholm. Son immense façade donne sur les quais de la Baltique et regarde le château royal. L'absence de toute décoration extérieure fait encore mieux ressortir la pureté des lignes et leurs belles proportions. C'est là que nous sommes descendus, et que, non sans peine, nous avons trouvé une chambre parmi les 314 qu'il renferme. Je ne puis passer sous silence le goût parfait qui a présidé à l'ameublement général. Depuis la vaste salle des pas-perdus, qui donne accès à un magnifique escalier double, jusqu'aux étages supérieurs, ce ne sont qu'ornements, fleurs et riches tapis. La rampe, finement sculptée, supporte de belles cariatides à grandeur naturelle servant de candélabres. La description de notre appartement pourra donner une idée du confort de cet hôtel modèle ; et encore n'était-il pas des mieux installés.

La porte du vestibule ouvrait sur un carré pavé de mosaïque bleue et blanche ; à gauche, une grande garde-robe ; à droite, un vaste cabinet de toilette caché par d'épaisses tentures. Tout, jusques au linge, d'une blancheur et d'une finesse remarquables, avait un cachet de coquetterie aristocratique. De magnifiques étoffes, style Watteau, couvraient les siéges et les lits ; le parquet disparaissait sous un moelleux tapis qui assourdissait le bruit des pas. Une élégante console, surmontée d'une glace Louis XV, une table, un secrétaire d'acajou finement incrustés de nacre, complétaient l'ameublement. Sur les murs, de fraîches tapisseries où de petits amours voltigeaient légers dans des guirlandes de roses.

Deux grandes fenêtres à double châssis, encadrées de rideaux de mousseline brochée, donnaient libre passage à la lumière. Plus d'une fois la nuit, accoudés sur le balcon, nous avons contemplé la ville endormie à nos pieds ; puis, par-delà le château royal, le Mélar et la Baltique, nos yeux s'envolaient avec notre imagination vers un horizon lointain de bois, de montagnes et de forêts de pins.

Faut-il encore parler des magnifiques salons de conversation

du rez-de-chaussée, meublés avec un luxe inouï, de cette immense salle à manger à la riche ornementation, où 250 à 300 personnes trouvent facilement place. Deux poêles monumentaux y étalent les délicates et gracieuses arabesques de leur fine peinture bleue sur fond blanc. Ajoutez à cela un personnel nombreux et un service exceptionnellement fait.

M. Cadier, propriétaire de ce somptueux immeuble, de l'hôtel de Rydberg et d'une magnifique propriété sur les bords de la Baltique, est Français, ne l'oublions pas. Un fils de la France a porté ses pénates sur le sol hospitalier de cette belle terre de Suède ; et, parti de la mère-patrie sans fortune, de rien, comme il le disait lui-même, il s'est créé par son travail une brillante position. Honneur, donc, à notre compatriote, honneur à ce fils de ces œuvres ; qu'il reçoive ici le témoignage de nos sympathiques et sincères félicitations.

Depuis dix jours, nous étions en route, et, sur terre et sur mer, donnant tout notre temps aux villes que nous traversions et à leurs musées. Aussi avec quels délices nous nous endormions, le soir de notre arrivée à Stockholm, dans les excellents lits de notre charmant boudoir, bercé par cette vague rumeur qui s'élève du sein d'une grande ville.

Vendredi 7 août.

Un gai soleil vient nous tirer du sommeil et nous montrer, tout inondée de lumière et de vie, cette belle ville de Stockholm, que nous n'avions fait qu'entrevoir hier.

Nous allons au secrétariat faire viser nos cartes de membres du Congrès ; puis, jusqu'à 2 heures, libres de nos actions, nous courons la ville. Alors, grands personnages, en habit noir et cravate blanche, nous nous rendons au Riddarhus pour la séance d'inauguration, qui se fait avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Nous écoutons, assez distraitement, il est vrai, douze à quinze discours ; mais un rapide narré de l'historique du progrès des études préhistoriques en Suède, par M. Hans Hildebrand, nous en dédommage. La nomination du bureau terminée, nous essuyons encore le feu de nouvelles harangues, et cette première séance est enfin levée.

A 4 heures, un grand dîner en commun, à l'hôtel Cadier, réunit presque tous les membres du Congrès. A l'heure dite, ces magnifiques salons, au luxe princier, sont envahis par une foule élégante et nombreuse. Les soieries, les dentelles se mêlent au scintillement des diamants. Le beau sexe a fait assaut de toilette et semble vouloir faire concurrence aux innombrables décorations qui constellent la poitrine des hauts personnages présents à cette réunion pacifique.

Là, oubliant la politique, les vieilles rancunes, les inimitiés de religion et de race qui les divisent quelquefois, tous ces savants causent tranquillement entre eux : véritable défilé des nations d'Europe, dont tous les idiomes frappent tour à tour nos oreilles.

Nous sortons à peine de ce premier festin, que déjà l'heure approche où doit commencer la fête donnée par la ville de Stockholm.

Des bateaux à vapeur nous attendent près du Musée national et de l'île de Skeppsholmen. Nous y montons, et, quelques instants après, nous sommes rendus à Haselbacken.

Deux orchestres, formés par l'excellente musique de la garde royale, occupent le kiosque du jardin et la galerie supérieure du pavillon Mauresque. C'est une ravissante construction au style tout oriental. De sveltes colonnettes, noyées dans des enroulements de feuillage, soutiennent d'élégants balcons, aux fines découpures ; de gracieuses arabesques, aux tons vifs et éclatants, rehaussés d'or, forment sur les frises et les panneaux les plus charmants, les plus gracieux dessins. Des trophées de drapeaux étrangers sont artistement mêlés aux étendards suédois et norwégiens ; ils cachent leurs hampes sous des écussons aux armes des grandes capitales du monde civilisé, et, les dominant tous, au sommet du monument, le blason royal avec sa devise écrite en lettres de feu. Des guirlandes de fleurs naturelles courent du haut en bas de l'édifice, sautent d'une corniche à l'autre, y remontent, s'y enlacent, y forment mille anneaux et retombent enfin jusque sur les massifs.

Partout des fleurs, de l'eau jaillissante, la vie, le mouvement, le délire d'une fête splendide ; partout des tables chargées à pro-

fusion de thé, de cigares, de liqueurs et de ce punch suédois en apparence si inoffensif.

Partout d'harmonieux accords, que les rochers et les échos d'alentour répètent à l'envi. Rosendal et ses chênes séculaires en retentissent dans leurs derniers taillis, et Belman lui-même, le poète national suédois, sur un piédestal de granit, semble tressaillir aux accents des mélodies qui jadis firent vibrer les cordes de son luth.

Soudain, le calme se fait dans cette foule bruyante, et des orateurs montent à la tribune. Il serait trop long de mentionner ici tous les discours prononcés ; qu'il me suffise de rappeler les sympathiques paroles du professeur Carl Rosander. Ce noble fils de l'Islande, dans une brillante improvisation, fait l'apologie de la science, de ses luttes pacifiques et courtoises, celle des nations qui la cultivent avec succès ; et, terminant par une brûlante péroraison, jette anathème et dédain aux peuples qui la dédaignent pour la gloire militaire et s'en vont cueillir leurs lauriers sur les champs de bataille.

Un tonnerre d'applaudissements couvre ces dernières paroles, et les cris mille fois répétés de : Vive l'Islande ! vive le professeur Rosander ! se font entendre partout. Le jour a baissé, et subitement le palais entier, les jardins, la forêt s'illuminent ; les flammes de Bengale, joignant leurs lueurs fantastiques au vif et brillant éclat de la lumière électrique, embrasent le paysage et projetient au loin, sur les ondes de la Baltique, les plus étranges silhouettes. Un souper somptueusement servi nous attend dans les salons du Pavillon Mauresque. Pendant que nous y faisions honneur, un trait de feu s'élance dans l'éther ; c'est le signal du feu d'artifice. L'artillerie mêle ses sourdes détonations aux éblouissantes gerbes de lumière que semblent vomir les ondes empourprées d'une teinte sanglante. Mille fusées montent dans l'espace et y répandent leurs bombes aux nuances les plus variées. Pendant plus d'une demi-heure, l'air en feu et tout brillant de lumière nous laisse apercevoir la ville et ses monuments au travers d'un embrasement général. C'était quelque chose de féerique et d'inouï. Enfin, un dernier incendie fait pâlir les astres du firmament et

termine cette réception vraiment royale. A minuit, les vapeurs nous ramènent vers la ville, nous laissant admirer encore les illuminations du Pavillon Mauresque, où nous venons de passer une si belle et si agréable soirée.

Le lendemain, à dix heures du matin, les membres du Congrès commencent leurs travaux. D'importantes discussions sur la science préhistorique y sont traitées par MM. de Quatrefages, Hildebrand, Dupont, Bertrand, Evans, Montélius, Capellini et autres. Que nous est-il besoin de nous étendre ici sur ces intéressantes questions; le compte rendu général et détaillé en sera livré au monde savant, dans le magnifique volume que va publier le Comité d'organisation. Le samedi 8 août, on discute les traces les plus anciennes de l'existence de l'homme en Suède. Dans l'après-midi, on aborde en séance générale la deuxième question du programme. Peut-on établir les routes qu'a suivi dans l'antiquité le commerce de l'ambre jaune?

Entre les deux séances, nous parcourons la ville, flânant de droite et de gauche à la recherche des marchands de curiosités. Nous trouvons même des oiseaux empaillés chez un fabricant de conserves alimentaires pour la marine; mais aussi nous mettons la main sur un coutelier admirablement fourni de ces couteaux-poignards dont se servent tous les paysans suédois. Ils le portent au côté droit, suspendu dans une gaine de cuivre plus ou moins ouvragée, suivant le prix. Le brave homme fait des efforts inouïs pour nous parler français, mais c'est peine perdue; espérons qu'au prochain Congrès il aura fait des progrès dignes de sa bonne volonté. En attendant, nous lui achetons quelques-uns de ces jolis petits poignards. Il ne manque pas de nous faire remarquer que leur lame, de fine trempe, porte la marque d'Eskiltuna, la plus estimée de la Suède.

Le soir, nous allons au théâtre voir jouer les *Brigands*, fort bien joués, au reste, par des actrices et acteurs aux costumes charmants et d'une fraîcheur irréprochable. Qui pouvait s'attendre à voir Offenbach à Stockholm? mais, du reste, qu'y a-t-il de surprenant à cela, quand la musique royale passant ce matin sous

nos fenêtres, faisait entendre ses accords et nous servait la *Fille de la Mère Angot* comme un air national français.

Le dimanche 9 août, on nous fait grâce de toute séance, qui, à vrai dire, ne sont pas toujours amusantes, quoique le beau sexe y soit fort nombreux. Les Suédoises s'y font remarquer par leur toilette vert-tendre; c'est la nuance à la mode et celle qu'elles préfèrent. Hier, pendant le dîner, nous avons fait connaissance d'un compatriote, M. Victor Molard, homme de lettres. Établi depuis de longues années et marié à Copenhague, il y est fondateur du *Jeune polyglotte,* journal bi-mensuel qu'il publie avec autant de talent que d'esprit. Initié aux habitudes scandinaves, aux usages du Nord, c'est pour nous une bonne fortune que de le rencontrer. Si quelque jour ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il y trouve, c'est notre plus grand désir, l'expression sincère et cordiale de nos remerciements et de notre vive sympathie. Ce matin, sortis avec lui, nous avons visité le temple luthérien, ouvert seulement le dimanche quelques minutes avant l'heure des offices. Les fidèles, à peine entrés, notre gardien ferme les portes, qui resteront closes jusqu'à la fin des cérémonies. Des bancs de bois garnissent la grande nef du bâtiment, nue et sans ornement; et une foule nombreuse à l'intérieur, recueillie, y prend rapidement place; au fond s'élève une chaire pour le ministre du culte. Après cette rapide inspection, nous sortons promptement pour éviter une incarcérao tion peu de notre goût. Cet usage, généralement adopté dans les pays scandinaves, me remet en mémoire une autre coutume également nouvelle pour nous, coutume plus gênante encore pour les touristes. Le dimanche, jusqu'à midi, toute affaire temporelle cesse complétement : les magasins, les restaurants, les cafés se ferment; la vie matérielle elle-même est suspendue momentanément. Tant pis pour les ignorants qui n'ont pas pris leurs précautions; même à prix d'or, vous ne vous ferez pas servir la moindre chose jusqu'à l'expiration de l'heure fatale. Ce matin, à nos dépens, nous avons appris à connaître cette habitude fort mauvaise pour nos estomacs; mais la leçon était bonne et nous servit pour tout le temps de notre séjour en Suède.

Dans l'après-midi, nous allons visiter le Musée national, dont

au contraire les portes nous sont gracieusement ouvertes.

Après une longue inspection, mais pas assez longue encore pour tant de merveilles, nous en sortons la tête lourde, les yeux fatigués, la mémoire chargée de noms et de mille souvenirs. Nous rentrons à l'hôtel et y trouvons pour le soir même une invitation à dîner de la part de M. Cadier.

Nous acceptons avec empressement, et à l'heure dite, nous prenons place au nombre de plus de 80 à la vaste table réservée à ses compatriotes par notre aimable amphytrion. Le dîner fut gai, cela va sans dire, et plein d'animation; nous étions en famille. Après le festin nous montons en bateau et nous nous dirigeons vers la campagne de M. Cadier, où nous ne tardons pas à arriver au travers d'une série de lacs que bordent de ravissantes villas. Des chênes, plusieurs fois séculaires, entourent le cottage; nous parcourons avec M. Cadier les forêts, les vallons, où de pittoresques points de vue s'offrent à nous. Il nous conduit sur une éminence qui domine un splendide paysage. La colline descend jusques au lac, et vers l'autre rive les pins et les bouleaux, mêlant leur feuillages, encadrent le tableau. Au pied d'un grand mât, où flottent les couleurs de la France, un lunch est servi. Selon l'usage nous mangeons debout, et les mets les plus recherchés de la Suède sont arrosés des meilleurs vins de France. Au dessert quelques discours viennent accentuer les toasts, et le terrible punch marche toujours. Enfin un magnifique feu d'artifice, des flammes de Bengale, embrasent les forêts et le lac, et viennent clore cette récréation princière. Puis, tant bien que mal, nous rejoignons le steamer, et rentrons à peu près au complet au Grand-Hôtel.

Le 10, à la réunion du matin, on discute la question suivante : Comment se caractérise l'âge de la pierre polie en Suède? Et faut-il attribuer les antiquités de cet âge à un seul peuple, ou peut-on établir la coexistence de plusieurs tribus qui ont habité les différentes parties de la Suède?

Nous nous abstenons de la séance générale et allons visiter l'intéressant Musée d'ethnographie scandinave.

Mardi 11 août.

Aujourd'hui nous allons à Upsal ; le rendez-vous est à la gare de Stockholm-Central et nous n'avons garde de le manquer. Nous attachons à notre boutonnière la carte remise par les commissaires de l'excursion aux membres étrangers du Congrès et nous montons en wagon. Nous sommes plus de 800 et on nous a fait les honneurs d'un train spécial. Une foule immense salue notre départ de ses hourras frénétiques, et la vapeur nous emporte vers Upsal. Les forêts succèdent aux forêts ; dans leurs vertes clairières nous apercevons de temps en temps des fermes, des bestiaux, des cultures.

Des défrichements abandonnés, que nous traversons, vont devenir des marais, comme ces tourbières sacrées dont les fouilles ont donné aux musées scandinaves tant de pièces admirables des âges préhistoriques. Parfois la ligne ferrée traverse d'immenses moraines ; de leurs flancs sablonneux éventrés tombent journellement des blocs roulés et striés. Leurs couches horizontales ou obliques s'incurvent quelquefois d'une façon bizarre et nous montrent d'une manière évidente les bouleversements de l'époque glacière. Ailleurs la voie se fraie un passage au milieu d'amoncellements prodigieux de blocs erratiques énormes, ou au travers de splendides roches moutonnées. Le plus incrédule, à leur aspect, est forcé de reconnaître la puissante trace des anciens glaciers, qui aux époques préhistoriques couvraient toutes ces contrées et venaient aboutir à la mer. Rotebro est déjà passé et nous sommes à Mârsta. Un arrêt de 10 minutes nous permet de descendre au buffet. Comme nous remontons en wagon une grosse corneille grise vient familièrement nous demander quelques friandises ou des caresses. Le soir, au retour, la pauvre bête vient encore nous faire ses adieux. Sur le parcours, dans les gares, les populations accourues sur le passage du train, agitent leurs mouchoirs et des drapeaux ; nous y voyons avec plaisir flotter les couleurs françaises.

Nous avons déjà quitté ces groupes que leurs hourrahs retentissent encore à nos oreilles, à peine interrompus d'une station à

l'autre. Nous passons devant Upsal, dont la gare, toute pavoisée, est ornée de fleurs, et nous allons de suite à Gamla-Upsala visiter les tumuli. Située à une demi-heure et au nord de la ville universitaire, l'ancienne Upsal est un des endroits les plus remarquables de l'Upland. A 9 heures, le train nous y dépose. Non loin de l'église, édifiée sur les restes d'un ancien peuple des Ases s'élèvent les tumuli. Ces trois tertres, témoins irrécusables de l'antique importance de cette localité, prouvent par des fouilles récentes qu'ils servirent de sépulture. Ils ont 60 pieds de haut sur 232 de diamètre et sont les plus grands de la Suède. Toute la population des environs est là, et nous accompagne dans notre excursion à ces antiques tombeaux : l'un d'eux, celui de Thor, a été ouvert à notre intention. Une large tranchée de 25 pieds a frangé du haut jusques au bas l'énorme monticule, et nous laisse voir nettement ses lits inégaux d'argile et de sable alternés ; une dernière couche de terre végétale les recouvre tous. Au-dessous un tronc d'arbre placé debout indiquait le lieu précis de la sépulture. Un certain nombre d'objets ont été trouvés dans cette fouille ; mais la plus grande partie en a déjà été transportée à Stockholm, et nous avons pu les admirer à l'exposition du Riddarhüns. Il reste encore dans le tumulus des débris de poteries, d'armes en bronze sculpté, d'urnes funéraires ; en face de ces témoins d'un âge qui n'est plus, au milieu d'un profond silence, M. Hildebrand prend la parole et, semblable au grand-prêtre du culte d'Odin, debout sur la table du dolmen, il nous retrace dans une courte allocution, l'historique de cette époque reculée, presque mythologique, et des fouilles que nous voyons.

Autour de nous se succèdent de loin en loin vers la vaste plaine les divers tumuli de la même époque, élevés en l'honneur de quelques héros. Une heure après, nous regagnions Upsal.

Upsal, peuplée de 11,961 habitants, sans compter ses douze à quinze cents étudiants, est surtout célèbre par son Université. Dans l'antiquité, la ville portait le nom de Ostra Aros ; mais, après l'établissement du christianisme, la vieille cité devint la capitale spirituelle et temporelle de la Suède. Après la fondation

de Stockholm, Upsal perdit de son importance, et ne l'a jamais complétement reconquise.

Les habitants accourus à notre rencontre agitent leurs mouchoirs et poussent des hourras frénétiques ; les étudiants, réunis en nations ou sections de toutes les provinces scandinaves, nous attendent musique et bannière en tête. Dès notre arrivée en gare, ils entonnent des chants nationaux, et nous entendons pour la première fois ce fameux choral. Sa réputation est non seulement européneue, mais elle a franchi les mers ; sur des rivages étrangers et lointains, il est allé recueillir le juste tribut de triomphe et de gloire dû à son indiscutable supériorité. Les délégués des étudiants, l'écharpe rouge à franges d'or en sautoir, ouvrent la marche du cortége, les notables de la ville les suivent et, au milieu d'un immense concours de population, nous conduisent au jardin botanique près du château. Là, sous les ombrages de magnifiques ormeaux plusieurs fois séculaires, sont dressées des tables chargées de fleurs et des mets nationaux les plus fins et les plus recherchés. Au bas du perron de l'Université, s'élève une tribune pour les orateurs. Autour, les bannières des étudiants sont rangées par province ; elles forment cortége à celle qui porte sur fond de gueule l'image d'Odin. A ses pieds est un loup et sur ses épaules ses deux corbeaux Hougin (l'esprit) et Mounin (la mémoire). Ajoutez à cela un soleil radieux qui nous fait oublier que nous sommes sous le 61e degré de latitude, jouissant d'une température délicieuse.

De nombreux discours sont prononcés, des toasts portés par nos hôtes, qui nous souhaitent la bienvenue, puis par les savants de tous les pays. Ils sont nos interprètes pour remercier la ville d'Upsal de la sympathique réception qui nous est faite. Cependant au milieu de cette fête fraternelle, un point noir se dresse à l'horizon : dans un toast déplacé, un savant prussien, tout en saluant la Suède hospitalière, n'a pas craint de faire quelques allusions blessantes aux Français. Les mots de France et de Prusse sont prononcés ensemble. La Prusse et les races germaniques sont et seront toujours les premières du monde. Un murmure général et désapprobateur accueille l'orateur, obligé de descendre de la tribune.

Nous étions là plus de cent Français, et nous avons pu voir, par les protestations des représentants des autres nations, combien notre pays est encore sympathique à tous ; aussi avec quels transports avons-nous acclamé M. de Quatrefages quand, de sa parole entraînante, il s'est écrié que toutes les nations étaient sœurs devant la science, et que la vraie supériorité était celle du travail et de l'intelligence.

A ce moment, un des délégués des étudiants, montant sur les degrés au pied desquels est la tribune, lui pose sur la tête la casquette universitaire, aux acclamations de plus de 1,000 personnes.

Le temps nous presse malheureusement ; aussi visitons-nous rapidement l'auditoire botanique, un des édifices de l'Université. A l'intérieur trône, à la place d'honneur, un buste en marbre du grand Linné, sculpté par Bystrom.

Fondée en 1478, et fille de notre vieille Université de Paris, celle d'Upsal est encore plus chère pour nous.

Nous ne faisons que traverser le collége et ses salles d'études, admirablement installées ; le Musée, où nous jetons à regret un trop rapide coup d'œil sur les importantes collections zoologiques, anatomiques et archéologiques qu'il renferme. La richissime bibliothèque subit le même sort ; cependant, parmi ses 200,000 volumes et ses 7,000 manuscrits, nous remarquons son plus précieux trésor : le *Codex argenteus*, traduction gothique des quatre Évangiles, faite au quatrième siècle par l'évêque Ulfilas. — Notre dernière visite est pour la cathédrale, jadis catholique. Bâtie de 1258 à 1435, sur les plans d'un architecte français, Etienne de Bonneuil, sur le modèle de celle de Paris, elle est couverte de lames de cuivre et passe pour une des plus belles du Nord. Anciennement, trois grandes tours l'ornaient ; mais le dernier incendie qui ravagea l'édifice les a détruites. A l'intérieur sont les tombeaux de plusieurs rois de Suède et celui de Linné et de Tycho-Brahé. En revenant à la gare, nous admirons en passant, dans Carolina-Parken, un buste en bronze de Charles XIV (Bernadotte), modelé par Fogelberg et érigée en 1854. L'heure, qui marche rapidement, ne nous laisse pas le temps de visiter l'antique château des Wasa et des Gustave-Adolphe.

Upsal n'a contre lui que les rigueurs de ses hivers. Le vent du Nord y fait rage autour de la cathédrale, et cela avec une persistance si diabolique, qu'on n'a pas cru pouvoir l'expliquer par les seules ressources d'un thermomètre qui descend pourtant à — 25° ; et voici la légende qu'on rapporte : « Un jour le diable et le vent du Nord, voyageant de compagnie, passaient à Upsal. — Vent du Nord, mon ami, dit le diable, attends-moi un peu, en te promenant autour de l'église, pendant que je vais faire une petite visite à mes amis les théologiens de l'Université d'Upsal, pour causer avec eux de quelques points de casuistique. » Et, depuis ce jour, qui date de loin, vent du Nord attend toujours, en se promenant autour de la cathédrale, que le diable ait fait sa visite à ses bons amis.

A 2 heures 50, nous sommes en wagon, et le train s'ébranlant nous emporte vers Stockholm au milieu des chants, de la musique, des hourrahs frénétiques de la population entière, réunie pour nous acclamer à notre départ.....

Et les cris mille fois répétés de : Vive le Congrès ! se font encore entendre que nous sommes déjà loin de cette bonne ville d'Upsal ; mais nous la quittons le cœur rempli des plus douces émotions du sympathique accueil qui vient de nous être fait.

Maintenant encore, quand nous reportons notre souvenir vers cette journée du 11 août 1874, c'est avec un bien vif plaisir que nous repassons les incidents de cette fête fraternelle et pacifique. Puissent les étudiants de l'Université d'Upsal, puissent ses habitants en garder comme nous un long souvenir. — A 5 heures du soir, nous étions de retour à Stockholm.

Le mercredi 12, nous retombons en pleine discussion du Congrès et on examine la question suivante : « Comment se caractérise en Suède l'âge de bronze ? » Au lieu d'assister à la séance de l'après-midi, nous trouvons plus agréable de courir la ville et d'aller nous promener dans la ravissante forêt de Rosendal. Que les ombrages de ces vieux géants de la nature sont donc beaux. S'ils pouvaient vous redire ce que leurs sombres taillis ont vu passer d'événements et de siècles, que de choses nous saurions ! Mais non, impassibles et muets témoins des choses d'ici-bas, ces

antiques troncs aux branches noueuses, couvertes d'une luxuriante frondaison, sont encore debout, pleins de vie, tandis que les générations ont passé sans presque laisser de traces.

Nous terminons notre soirée dans les jardins du Norbro. Une brillante société, les attraits du paysage, les accords d'une excellente musique nous captivent jusqu'à une heure fort avancée, je dirais presque matinale. Impossible de se faire une idée de ces belles nuits des pays du Nord ; il faut les voir pour admirer ce firmament tout constellé d'étoiles, et ce calme profond de la nature endormie près de nous.

Aussi nous retirons-nous toujours lentement et flânant comme des écoliers faisant l'école buissonnière. Bien souvent même, avant de nous coucher, nous jetons un coup d'œil vers la Baltique et le Mélar. Leurs ondes transparentes et limpides, à peine ridées par une brise légère, reflètent en tremblotant la silhouette imposante et silencieuse du château royal.

Demain une magnifique excursion sur le Mélar nous est réservée.

A 7 heures, nous sommes réunis sur les quais du Riddarholmen prêts à nous embarquer.

Des steamers à vapeur ont été gracieusement mis à notre disposition par le roi pour toute la journée. Dans son yack particulier, il accompagne les membres du Congrès, ayant à son bord tous les membres du comité et du bureau.

Au moment où nous montons à bord de notre navire, l'*Esaias-Tegner*, il se produisit un curieux incident ; une grande dame du demi-monde, accompagnée d'une élégante soubrette, s'est glissée sans carte sur notre bâtiment. Nous allions partir, quand un des secrétaires-adjoints du Congrès s'aperçoit de sa présence : de suite, il fait jeter la passerelle sur le quai, et la priant poliment de se retirer, la reconduit à terre avec tous les honneurs dus..., à son sexe. Cette petite scène comique nous a fait beaucoup rire. Meilleur marcheur que les trois autres navires de la flottille, l'*Esaias-Tegner* prend le devant et suit de près le yack royal qui ouvre la marche. Nous voguons tranquillement sur ces belles ondes du Mélar ; les rives en sont couvertes de cottages charmants,

et de magnifiques forêts dessinent au loin leurs sinueux replis; de temps à autre, de petites îles, des îlots montrent au-dessus des flots leur croupe granitique et arrondie. De maigres bouleaux, de vieux pins rabougris y vivent péniblement. Seules, de jolies touffes d'épilobium croissent dans les fissures du roc et laissent épanouir leurs gracieuses hampes roses. Deux heures de navigation nous conduisent à l'île de Bjorko. Sur ce sol, maintenant couvert de bruyères et presque déboisé, s'élevait autrefois une ville puissante et riche, à l'endroit appelé aujourd'hui Terre-Noire : c'est, prétend-on, l'emplacement de l'ancienne Birka, où Ansgarius prêcha pour la première fois le christianisme, et qui, selon la tradition, était si grande, qu'elle pouvait disposer de 14,000 combattants.

M. Salpe y a fouillé longtemps et découvert une riche moisson de débris de toute sorte, qui servent aujourd'hui à établir les mœurs et les coutumes de ces populations disparues de la terre. Les environs de Terre-Noire contiennent plus de deux mille tombeaux, qui tous ont les caractères de l'âge de fer.

En effet, une quantité d'objets de bronze, d'ambre, d'ossements, d'armes en fer ont été recueillis et déposés au Musée de Stockholm, où nous les avons vus.

Nous assistons à une de ces fouilles faites aux frais de l'État, et ramassons de jolis échantillons, précieux souvenir de notre visite à l'antique cité.

Sur une colline dominant les rives pittoresques du lac, au milieu des bruyères en fleurs, une collation champêtre, arrosée de vins de France, nous est gracieusement offerte. L'air pur et frais du matin nous a ouvert l'appétit, et nous y faisons honneur. Quelques instants encore, nous visitons les fouilles, achevant de remplir nos poches d'ambre, d'ossements, de débris d'instruments en fer.

Nous remontons à bord de nos navires, qui nous portent maintenant au château de Gripsholm, dont la masse imposante ne tarde pas à nous apparaître au travers les beaux arbres de son parc. L'ancien château, construit au quatrième siècle par Bo Jonsson Grip, fut détruit en 1434 par un incendie. Rebâti par

Gustave Wasa, il fut, du vivant de ce prince, un lieu de plaisir et de fêtes. Depuis lors, de tristes souvenirs sont souvent venus se mêler à son histoire. Il servit de prison à Eric XIV et à Jean III. L'étroite et misérable cellule qu'habita Eric porte encore les traces de son passage. Le plancher le long du mur est usé par ses pas, et à l'une des lucarnes se voit encore l'empreinte de ses coudes. Gripsholm est non-seulement un château de plaisance, mais un véritable musée, et riche en souvenirs historiques; il l'est aussi par ses collections de tableaux et de portraits. Les jardins qui entourent le palais sont dessinés sur le modèle de ceux de Versailles, et l'on y jouit de vues magnifiques sur le Mélar. — Sous de frais ombrages, à l'abri des ardeurs d'un brillant soleil, nombre de tables somptueusement servies nous attendent. Nous dînons en plein air, debout, suivant la coutume de ces réceptions de gala, riant, causant, devisant entre nous, sans nous apercevoir que le temps passe rapidement. Avant de quitter Gripsholm, nous visitons dans la cour intérieure deux énormes canons enlevés par Pontus de la Gardie à la prise d'Ivangorod, en 1581. — Le jour baisse déjà, quand nous quittâmes le palais, et la lune mêlant ses rayons argentés au scintillement des millions d'étoiles, éclaire notre retour; il fait une de ces nuits limpides et transparentes, comme on en voit souvent dans ce beau pays de Suède.

Une fois de plus encore, nous avons pu voir le souverain se promenant dans la foule, sans escorte, simplement, causant avec tous et ayant un mot aimable pour tous ceux qui l'abordaient. Combien ces mœurs, ces habitudes nous donnaient à penser; et, reportant notre pensée vers un autre pays qui nous est cher, nous faisions involontairement mille comparaisons. Mais laissons tous cela de côté et buvons à pleins poumons l'air de la liberté, tandis que nous sommes dans ce pays aux institutions si républicaines et si libres.

L'avant-dernier jour du Congrès est employé à examiner, à la séance du matin, les caractères de l'âge de fer en Suède; ses rapports avec les âges antérieurs; peut-on en établir les relations avec les peuples contemporains de l'Europe méridionale? Après le déjeuner, nous retournons au Musée d'ethnographie et au lever géologique.

Le 15 août, le Congrès terminait ses travaux et épuisait la dernière question, une des plus intéressantes de son programme : Etablir les caractères anatomiques et ethniques de l'homme préhistorique en Suède.

Le délégué de la Prusse, M. Virchow, est d'un avis tout opposé à celui de M. le professeur de Quatrefages. Une discussion ardente et animée s'élève entre eux, discussion soutenue par notre compatriote avec le calme, la courtoisie et les formes toutes françaises qu'il a montrées plusieurs fois contre les violentes attaques de son adversaire. Néanmoins, des concessions mutuelles sont faites, mais la question nullement résolue... comme bien d'autres.

Nous passons le reste de la journée dans les galeries du Musée d'histoire naturelle, dont nous ne pouvons nous lasser d'admirer les riches collections. Le soir nous sommes de gala, et invités par S. M. Oscar II à une fête donnée en l'honneur du Congrès, à son château royal de Drottingholm (l'île de la Reine).

Construit sur l'île de Lofon, l'une des treize cents îles dn Mélar, Drottingholm est une des plus belles créations du Tessin. Anciennement cette île s'appelait Thoresund et ne reçut sa dénomination actuelle que de Catherine Jagellonica, femme de Jean III. Le palais fut fondé par la veuve de Charles X et embelli par les rois ses successeurs.

Nous nous embarquons au Riddarholmen et, traversant de nouveau les belles ondes du Mélar, nous arrivons en moins d'une heure à la demeure royale. Le vaste parc, tout illuminé de mille feux, est décoré de drapeaux de toutes les nations; une foule nombreuse se presse à ses abords pour nous voir arriver. De légères nacelles, toutes pavoisées, sillonnent les eaux autour de nos navires. Rien de plus pittoresque que ces batelets; nous nous serions cru transportés à Venise, si, jetant les yeux à l'horizon, d'immenses forêts de pins ne nous apparaissaient tristes et sombres.

Dans le vestibule d'honneur, la musique de la garde royale fait entendre ses plus brillantes fanfares. Plus de 800 personnes, étrangers ou habitants de Stockholm, assistent à la fête et circulent dans les nombreux salons du palais. Meublé avec un luxe inouï, il regorge d'objets d'art, de riches porcelaines, des bronzes

signés des plus grands noms. Les murailles disparaissent sous de vieilles tapisseries de haute lisse. C'est un véritable musée où tout sollicite à l'envi le regard et l'attention du visiteur. Une salle surtout mérite l'attention du touriste ; c'est celle de tous les princes régnants du temps du roi Oscar ; ils sont tous encadrés de la même manière et disposés symétriquement sur les murs. Dans ce splendide salon, sous ces lambris dorés, le roi, la reine et la reine-mère reçoivent leurs invités. Un somptueux souper est servi dans les salles basses du palais ; dans d'élégante vaisselle plate figurent les mets nationaux : l'élan, le renne, la gelinotte des forêts du Vestmaland, les truites saumonées du Mélar et mille autres choses dont les noms m'échappent : les meilleurs vins de France circulent à profusion. Chacun, suivant la coutume suédoise, s'empare d'une assiette et l'emplit à sa guise de viande froide, de confitures, de marmelades sucrées, de poissons chauds, de gibier, de glace ; le tout réuni ensemble forme un mélange qui ferait frémir nos ménagères françaises ; mais les estomacs suédois, voire même ceux des membres du Congrès, s'en accommodent fort bien. Chaque convive remplit sa coupe et boit presque toujours dans celle de son voisin ; les dames trempent leurs lèvres dans la leur et l'offrent ensuite gracieusement à leur hôte ou à celui qui est préféré ; c'est une marque de grand honneur et de profonde sympathie. Rien de plus bizarre et de plus étrange que ces repas de fête, où chacun est debout et circule à son gré, prenant d'un mets, puis d'un autre, l'assiette et la fourchette en main, discutant science et autres choses.

A la fin de cet homérique festin, le silence se fait soudain au milieu de cette fourmilière humaine et bruyante ; le roi se lève et porte un toast en réponse à celui de M. Vorsaae. Il dit ensuite que la Suède est heureuse et fière de posséder dans son sein tant d'illustres savants de tous les pays ; il remercie d'avoir choisi sa capitale pour cette réunion distinguée : « La Suède, il est vrai, n'est que la sœur cadette des grandes nations européennes ; mais elle n'en est pas moins l'amie des sciences et de l'instruction ; elle s'efforce et s'efforcera toujours de mériter l'estime et l'amitié de ses sœurs aînées. » De chaleureux applaudissements répondent à ces gracieuses paroles, et le roi se dirigeant

vers le grand balcon du palais, donne ainsi le signal du départ.

Nous regagnons alors nos navires, et au moment où nous quittons la rive, de triples hourrahs saluent le souverain debout sur la galerie, et nous envoyent un dernier adieu. Notre retour à Stockholm est une ovation continuelle et pompeuse. Sur les bords de ce ravissant lac Mélar, mille villas, habitations d'été, mille chalets rustiques s'élèvent de tous côtés splendidement illuminés; à notre passage ils nous saluent les uns après les autres par des chants, des feux de Bengale, des salves d'artillerie et des gerbes de fusées. Nous leur répondons par de frénétiques applaudissements; la musique de la garde royale, embarquée à notre bord, ne cesse de jouer ses plus jolis airs nationaux. Le lac est sillonné d'une flottille de gondoles éclairées par des lanternes vénitiennes. C'est au milieu de ce féerique spectacle, par une nuit calme et pure, que nous approchons de la capitale, dont les brillantes illuminations viennent encore compléter le tableau qui nous entoure.

Il est fort tard quand nous abordons et prenons terre au Ridarholmen, et nous sommes profondément émus de ces ovations, de ce chaleureux et cordial accueil, où chacun a voulu prendre largement une part et payer de sa personne.

Le dimanche matin 16 août, dès huit heures, je reçois la visite de M. Linstrom. Élève de l'Université d'Upsal, il a été, tout jeune encore, attaché au Musée d'histoire naturelle de Stockholm. Qu'ai-je besoin de m'étendre davantage à son sujet : son voyage en juillet, août et septembre 1875, à la Nouvelle-Zemble et en Sibérie, avec M. le professeur Nordenskjold, est assez connu du monde savant.

A cette heure matinale, il me conduit chez un de ses amis, M. H. Wilander, minéralogiste distingué. Une collation m'est offerte peu après mon arrivée, et je n'ai garde de refuser cette invitation, qui me fait pénétrer plus intimement dans les mœurs de la société suédoise. Je me rappelle encore avec infiniment de plaisir cette matinée. De fraîches fleurs, artistement disposées dans les salons, y décèlent la main d'une femme. En effet, j'ai l'honneur d'être présenté à Mlle Wilander, jeune et jolie personne aux yeux bleus qui, dans le plus pur français, me souhaite gracieuse-

ment la bienvenue. Sur la table où le café est servi, je remarque une magnifique aiguière en argent, remplie d'hydromel. Mon hôte la porte à ses lèvres, avale une gorgée et, comme marque d'honneur et de profonde sympathie, me la présente ensuite. Je l'accepte et bois moi-même de ce breuvage si goûté dans les temps anciens. Touchante et naïve coutume, dernier vestige de la légendaire et vieille hospitalité suédoise. A ce magnifique vase d'un admirable travail de ciselure, se rattache un souvenir plus précieux encore : il fut la proprieté du grand Linné. Nous passons enfin dans le cabinet de M. Wilander, où je puis admirer sa belle collection minéralogique, dont il m'offre de magnifiques échantillons. Mais le temps passe, il me faut prendre congé de lui et je rentre à l'hôtel; dans l'après-midi, une dernière et solennelle séance clôture les travaux du Congrès. L'heure du départ approche, et c'est à regret que nous faisons les préparatifs et bouclons nos malles. Enfin, à 6 heures 30, nous sommes à la gare et une demi-heure après, la vapeur nous emporte vers Laxâ.

De Stockholm jusqu'à cette station, le trajet nous est connu, je n'y reviendrai donc pas. Il faisait déjà nuit lorsque nous y arrivâmes. Nous changeons de train et reprenons notre route vers le Sud. A Tôreboda nous traversons le canal de Gothie (Gota Kanal), qui fait communiquer le Wener et le Wetter. Quelque temps après, nous atteignons la station de Skôfde, petite ville de 2,400 âmes. Son église contient plusieurs tombes royales de la famille d'Eric. A une heure de là se trouve Warnhems Kyrka, autrefois couvent de bénédictins, fondé en 1150, par le roi Serker. Falkoping nous apparaît bientôt, et nous ne tardons pas à nous y arrèter. Un de mes compagnons estimait fort ces arrêts qui lui permettaient de faire de fréquentes visites aux buffets des gares. Cette ville insignifiante, de 1,900 habitants, dont l'industrie principale est l'agriculture, n'est remarquable, historiquement parlant, que par la bataille de 1389, où la reine Marguerite fit prisonnier le roi Albrecht. C'est là que se croisent les deux voies ferrées du Midi et de l'Ouest; et non loin sont les eaux de Môsseberg.

Quatre stations nous conduisent à Jonkoping, à l'extrémité sud du Wetter. Peuplée de 12,000 âmes, cette ville d'étape est admi-

rablement située et a été surnommée la Venise de la Suède. La rapidité de notre retour ne nous a pas permis de visiter au passage ces différents endroits ; mais je ne pouvais cependant pas les passer sous silence. Une des plus anciennes cités scandinaves, Jonkoping a souvent été mêlée à l'histoire du pays. Son nom rappelle le souvenir des Eric, de Christiern II, qui en 1520 y fit décapiter les jeunes Ribbing et leur bourreau. Elle fut incendiée en 1567 par le général danois Rauzau. En 1612, Gustave-Adolphe se vit lui-même forcé d'y mettre le feu pour ne pas laisser un point d'appui aux Danois. Bientôt après, reconstruite par le même roi, la ville fit de rapides progrès, bien que plusieurs incendies l'aient ravagée depuis et que le choléra de 1834 y ait emporté le sixième de la population. De son vieux château, qui date du dix-septième siècle, il ne reste plus que des ruines. Nous passons à Tenhult et Forserum, et nous sommes à Nâssjô, point de jonction des lignes de Linkoping et de Oscarhamn. Moheda nous remet en mémoire la défense héroïque de Blenda et des autres habitantes du pays exterminant, dans un temps reculé, une troupe de Danois venus pour s'emparer de la contrée. Aujourd'hui les descendantes de ces fières amazones se prévalent encore des priviléges accordés par Oscar Ier, en souvenir de ce haut fait. Près de Liatorp est le modeste presbytère de Râshult, tirant tout son charme de la pittoresque nature qui l'entoure, et tout son lustre de Linné, qui y reçut le jour. Avant Hôr, nous apercevons du chemin de fer, sur une presqu'île du côté du nord du joli lac de Ring, la seigneurie de Bosjokloster, appartenant à la famille de Beck-Friis. Entre Stehag et Eslôf, nous traversons des parcs, de belles et riches cultures, contrastant singulièremeut avec les contrées pierreuses qui les précèdent.

Enfin nous arrivons à Lund (11,225 habitants). Un vieux proverbe suédois prétend « qu'à la naissance de Jésus-Christ, Lund et Skanôr étaient déjà des villes florissantes. » Sans y ajouter foi, on ne saurait nier que Lund ne remonte à une haute antiquité. Au dixième siècle, le christianisme y fut prêché et en 1060, le premier évêque intrônisé. En 1104, Asker en fut nemmé archevêque, et la ville reçut le nom de Metropolis Daniae. Relevée de l'in-

cendie de 1452, aujourd'hui Lund est une petite capitale en Scanie.

La cathédrale (Saint-Laurentii kyrka) et sa crypte sont fort remarquables. Dans cette vaste chapelle souterraine se voit l'image du géant Finne et de sa femme, dont voici la curieuse légende :

« Finne, conformément à un contrat passé avec saint Laurent, devait bâtir la cathédrale pour un prix qui n'était rien moins que le soleil et la lune ou les yeux du saint, et qui toutefois ne serait pas payé si le saint apprenait le nom du géant. L'ayant appris par l'intervention de Dieu, le saint refusa naturellement de payer. Alors Finne, furieux, aidé de sa femme, se mit en devoir de démolir l'église, mais il fut soudainement pétrifié par saint Laurent et on le voit encore en cet état à la même place. »

Une des curiosités de la ville est l'intéressant et magnifique Musée de M. le professeur Nilson. Ses immenses richesses feraient envie à plus d'un musée de grande ville.

Lund et Upsal sont les deux universités de la Suède. Fondée en 1666 par Charles XI, celle de Lund est plus particulièrement fréquentée par les fils des cultivateurs du midi de la Suède. Beaucoup de jeunes gens danois y viennent faire leurs études. Les tendances de l'enseignement y sont beaucoup moins spiritualistes qu'à Upsal : Upsal est à Lund ce qu'était naguère l'École de médecine de Montpellier, par opposition à celle de Paris.

Nous ne tardons pas à arriver à Malmö. Déjà, connue en 1259, cette cité fut fortifiée par Eric XIII en 1434 ; mais il ne reste plus de ses murailles que le vieux château, converti en caserne. Il servit jadis de prison à Bothwell, troisième époux de Marie Stuart.

Au seizième siècle commence pour Malmö une ère de décadence dont les effets se firent sentir jusqu'à la fin du dix-septième, époque à laquelle la population était réduite à 200 âmes. Sous Gustave III (1778), elle se relève et peu à peu arrive au point où nous la voyons aujourd'hui.

Malmö est un des ports de débarquement de la Suède. Ses 27,000 habitants, son commerce d'importation, ses manufactures en font la plus grande ville de la Scanie. Son église (Petri kyrkan) date de 1313. C'est là que le luthérianisme fut prêché pour

la première fois par Olaus Tonderbinder. L'hôtel de ville est un édifice du seizième siècle. Dans le port se balancent de nombreux navires et les steamers qui entretiennent une communication régulière entre le reste de la péninsule, le Danemark et l'Allemagne.

De la gare au paquebot il n'y a qu'un pas, et nous y sommes bientôt. Au milieu d'une foule empressée, de ce branlebas qui accompagne toujours un embarquement, nous finissons par nous caser.

C'est notre dernière étape sur la terre de Suède ; c'est là qu'il nous va falloir lui dire adieu ; mais non, je me trompe, ce ne peut être qu'au revoir, car, lorsqu'on a vu ce beau pays, on désire y retourner encore.

Au moment de le quitter, quand déjà le navire sous vapeur est prêt à s'éloigner du rivage, mille pensées m'assiégent à la fois, et, jetant un regard vers ces jours heureux, si vite écoulés, il me semble revoir Arendal, Christiania, la Norwége et ses fjords pittoresques, la Suède, ses montagnes, ses lacs, ses profondes forêts. En un instant, tous ces riants souvenirs s'offrent à mon esprit. — Et, maintenant encore, de retour dans notre belle France, ma pensée s'envolant avec délices vers ces pays du Nord, s'y complait dans une muette contemplation et dans une délicieuse évocation de ce temps déjà loin. Comment oublier, en effet, et Stockholm et ses fêtes royales, la Suède, cette nation si sympathique à la France, et l'accueil fraternel qui nous fut fait dans sa capitale, à Upsal et partout. Roi ou particuliers, savants ou ignorants, tous se sont efforcés de nous faire emporter de notre séjour une bonne impression. Qu'ils soient satisfaits, leur but a été pleinement atteint. Aussi je ne crains pas d'avancer ici que ceux qui ont été assez heureux pour venir au Congrès d'août 1874, garderont, comme nous, de leur voyage le plus charmant et le plus agréable souvenir.

SECONDE PARTIE

Nous venons de quitter la Suède ! Il est huit heures du soir, et, tout fatigués encore de vingt-quatre heures de chemin de fer, nous nous jetons, sans prendre de repos, sur un steamer en partance pour Copenhague. Nous voguons sur le Sund ; de ses eaux grises et ternes émergent encore des îles verdoyantes, derniers vestiges de ces archipels scandinaves. Peu à peu la côte s'abaisse et se confond en ligne bleuâtre avec la mer. Devant nous une nouvelle terre commence à poindre : c'est celle de Danemark. Deux heures à peine après notre départ de Malmö, nous approchons du port de Copenhague.

Des fortins, des citadelles en défendent l'entrée. Enfin, au milieu d'une forêt de mâts et de cordages, nous abordons.

Des douaniers se précipitent sur nos colis, et ces rapaces agents du fisc se disposent à bouleverser tout ce qui leur tombera sous les mains. Et ce n'est pas chose facile, je vous assure, que de leur échapper, voire même de se faire entendre de gens qui ne comprennent que le danois, et nous, nous ne parlons que le français. Essayant enfin d'un dernier moyen, nous leur jetons à la tête la phrase sacramentelle : « Congrès, Stockholm ! » Une fée bienfaisante n'eût pas mieux réussi d'un coup de sa baguette magique.

A la brusquerie de ces messieurs succède soudain la politesse, et nous sommes libres. L'hôtel du Roi de Danemark nous donne l'hospitalité, et, pendant toute la nuit, nous y goûtons un repos réparateur.

18 Août.

Avant l'ouverture des musées, notre première visite est pour les marchés. Rien de plus curieux que ces réunions.

Ici des chars aux formes un peu massives, mais remplis de cerises, attelés de deux petits chevaux à moitié épagneuls ; là des groupes de paysans ; ailleurs des femmes, au pittoresque costume, vendant des poteries ; plus loin, d'autres étalent sur des nattes ou

sur les affreux cailloux qui pavent la place, les plus beaux produits de l'île d'Amac, Amac surnommée à juste titre le verger de Copenhague.

Indépendamment de sa position magnifique sur le Sund, entre le monde du Midi et le monde tout mythologique du Nord, la ville a un cachet tout spécial et unique dont l'entourent mille souvenirs qui planent sur elle.

Sous son ciel brumeux, le passé de l'antique Scandinavie vous vient à l'esprit ; le vent de mer, qui souffle par raffales au travers des pins du rivage ou dans les forêts de hêtres, semble un de ces chants prophétiques des sagas ou des scaldes. Tout, jusqu'à la vieille Tour de Christian IV, aux étroites fenêtres cintrées, a un aspect mystérieux.

Je me rappelle encore notre visite à cette tour colossale sans escalier. La rampe intérieure, à pente assez forte qui le remplace, conduit à une plate-forme qui couronne ce curieux édifice. De là on a une vue admirable : à vos pieds, le port rempli de navires de tous pavillons et les eaux qui, presque partout, forment une ceinture naturelle à la cité danoise et à ses monuments. Vers l'Est, se confondant avec les brumes de la mer, nous distinguons vaguement les côtes de Suède, tandis qu'au Sud-Est, la Baltique étend au loin ses sombres flots.

Le temps nous presse ; aussi, quittant à regret cet observatoire, nous nous dirigeons vers les Musées.

Le Musée ethnographique, dont M. le professeur Steinhauer est directeur, est admirable. Il contient les costumes, les ustensiles, les industries, les inventions de tous les temps, de tous les pays et de tous les degrés de culture intellectuelle parmi les peuples. Il y a là des tentes de peaux de phoques à l'usage des Groenlandais, des traîneaux sur lesquels ils chargent leurs pirogues et les transportent parmi les glaces. Il y a là des idoles de toutes les latitudes et de toutes les superstitions, des cornemuses faites de dents d'éléphant, des carquois de flèches empoisonnées, des toques ornées de plumes et d'herbes marines, des colliers de pierres précieuses, des boucliers en cuir de bœuf, que ni sabres ni balles ne peuvent pénétrer, des lances dont chaque clou annonce la mort

d'un ennemi. Il y a là des coupes de porcelaine emboîtées dans des tissus de bambou, des tasses de la Chine montées sur diamants, des cordes de papier infrangibles et des yatagans à lames d'acier, àfourreau ciselé. Il y a là des pagodes, des dieux de l'Inde et de la Chine, des amulettes innombrables; mais ce qu'il y a peut-être de plus curieux, ce sont des dentelles à guirlandes de roses entremêlées avec les fibres de l'ananas. »

Dans le même bâtiment, on trouve le Musée des Antiquités du Nord. Nous visitons successivement les nombreuses vitrines occupées par les plus précieux spécimens de l'âge de pierre, de l'âge de bronze et de l'âge de fer.

Notre compatriote, M. Molard, établi depuis de longues années à Copenhague, en a donné dans son journal, le *Jeune Polyglotte,* une description aussi fidèle qu'intéressante. Je ne puis mieux faire que de lui laisser la parole.

« Le Musée des antiquités, installé dans l'aile droite du Palais du Prince, à Copenhague, est d'une richesse incomparable, surtout en ce qui concerne les objets datant de l'âge de la pierre. Le Danemark a pu même faire des générosités : plusieurs musées, à l'étranger, lui doivent quelques-uns des plus beaux spécimens de leurs collections. Pour notre part, nous avons souvent admiré, dans nos visites au Musée Gallo-Romain, fondé au château de Saint-Germain, les vitrines où se trouve exposé l'envoi du Danemark. »

Le Musée des antiquités est riche d'environ 60,000 pièces, réparties entre dix-neuf salles et classées comme il suit : Age de la pierre, âge de bronze, âge de fer, pierres runiques, moyen-âge et période moderne.

Age de la pierre.

Entrons dans la première salle et jetons d'abord un coup d'œil sur la vitrine n° 1. Cette tranche, coupée dans un kjokkenmodding situé à Melgaard en Jutland, nous édifie sur la composition habituelle de ces entassements. Ce sont des écailles d'huîtres, de moules, etc., des os dont on a sucé la moelle, des restes d'animaux, d'oiseaux, de poissons, des outils en silex éclaté et en os; mais on n'y rencontre point d'ossements humains.

Dans la vitrine n° 2, on a placé ce qu'ont donné d'intéressant les fouilles faites dans ce même dépôt : bois de cerfs (percés ou non d'un trou destiné à recevoir un manche, façonnés en marteaux ou en gaines de hâches, aiguilles et poinçons en os, outils en silex non polis, haches triangulaires, ciseaux, couteaux, poteries brisées, pierres calcinées, etc.

Les vitrines 3 à 10 contiennent les trouvailles faites à Havelse, Magleo et Korsor, en Sélande, ainsi qu'à Hindsholm, en Fionie. Elles offrent à peu près les mêmes caractères.

La deuxième salle est consacrée surtout aux restes d'ateliers de fabrication d'outils en silex et en grès, les uns de l'époque de la pierre éclatée, les autres de celle de la pierre polie ; elle sert de trait d'union entre la première salle et la troisième, où l'on n'a exposé que des produits en pierre polie. Notons dans les vitrines 37 à 39, des grains de collier en ambre trouvés dans une tourbière du Jutland ; il y en avait dix-huit cents dans un vase d'argile à quatre anses. Près de Randers, à Laesten, on a découvert aussi quatre mille perles et parures renfermées dans un coffret en bois ; on suppose qu'elles formaient le fond de boutique d'un marchamd d'ambre.

Dans les vitrines 40 à 50 sont étalés les objets recueillis dans les sépultures : dolmens, allées couvertes ou chambres de géants, tumuli ou monticules artificiels, etc.

Age du bronze.

L'âge du bronze est représenté par les objets exposés dans les salles 4 et 5 ; mais ceux de la salle 4 appartiennent pour la plupart à la première période de cet âge ; celle où l'on inhumait les corps. D'ordinaire, le cercueil était creusé dans un tronc de chêne, fendu sans le secours de la scie ; au fond de cette bière on étalait une peau de bœuf sur laquelle était étendu le cadavre, vêtu et armé. D'un tumulus du Jutland, à Treenhoi, on a retiré des vêtements en laine dans un état de conservation parfaite : bonnet, manteau, ceinture, châles à franges. Dans un autre, on a recueilli des feuilles d'or qui ont dû recouvrir un bouclier en bronze.

Les objets déposés dans la vitrine 57 proviennent du tumulus

de Hvidegaard, près de Copenhague. Cette sépulture date de la période d'incinération : le sol en était couvert d'un lit de cailloux (silex), et par dessus on avait étendu une peau d'animal, plus un manteau de laine qui enveloppait des ossements brûlés, ainsi que des attributs funéraires; à côté gisaient des armes en bronze et en pierre, une queue de couleuvre, une griffe de faucon, un petit cube de bois, etc. C'était peut-être le tombeau d'un guerrier-magicien.

Les vitrines 60 à 67 regorgent d'ustensiles et d'armes en bronze, de bijoux en or ou en ambre, etc. : épées, couteaux, alènes, aiguilles, pinces, boutons, anneaux, colliers, diadèmes, épingles, peignes, fibules, hameçons, bracelets, poignards, boucliers, trompettes, piques, pointes de flèches, etc., etc. Nous citons sans ordre, car la place nous manque, non pour détailler, mais même pour tout nommer.

Aussi, nous parcourons à grands pas les dernières salles, si riches pourtant, mais trop riches pour être décrites en quelques lignes.

Age de fer.

L'âge de fer et ses trois époques sont représentés, dans les salles 5, 6, 7 et 8, par des armes, des outils et des bijoux, par des poteries et des verreries ; mais le temps nous presse, passons. Mentionnons cependant deux petits gobelets en argent, d'un travail romain exquis, trouvés dans un tertre près de Veggerby, et deux autres de même métal, mais plaqués d'or, à Mollerup.

Les vitrines 104 et 105 nous attirent également par l'éclat des parures, où brillent le grenat, la cornaline. Nous voudrions pouvoir admirer plus à notre aise ces objets en or, ces monnaies du troisième et du quatrième siècles, ce joyau (diadème ?) où se lit l'inscription unique : LUTHRO.

Deux grandes cornes en or avaient été trouvées dans le Sleswig (1639 et 1734), près de Gallehus. Elles ont été volées et fondues en 1802 : la vitrine 103 en donne une imitation.

Les fouilles pratiquées dans le Vinose, ou tourbière sacrée, ont donné des fragments de cottes de mailles, des peignes, des ceintures avec leur garniture, des épées, des sabres, des hampes de

lances et de javelots, des arcs en bois, un carquois et des flèches, des umbons en fer ou en bois, quelques-uns en bronze ; des outils d'armuriers ; des jeux : dés, damiers. On a placé tous ces objets dans la vitrine 122. La suivante (123) contient ceux qui ont été retirés du marais du Kragehul, en Fionie ; ces derniers datent probablement du cinquième siècle : c'était un amas d'armes, d'objets d'équipement militaire, brisés ou tordus, en vue de pratiques religieuses, avant de les submerger.

Impossible de traverser la huitième salle sans donner un coup d'œil aux bractéates. Arrêtons-nous donc devant la vitrine 134. Les bractéates sont des rondelles en or, munies d'anses et qui servaient de parures ou d'amulettes ; les unes sont byzantines, d'autres, faites d'après des modèles byzantins, ont été travaillées dans le pays, ce que prouvent les instructions runiques qui les décorent.

L'époque des Vikings étant surtout caractérisée par des objets d'origine étrangère, n'est que d'un intérêt secondaire, au point de vue des antiquités du Nord. Mais, comme c'est à cette période qu'appartient le tumulus du roi Gorm, nous citerons quelques lignes de M. C. Engelhardt sur ce monument du dixième siècle : « Le tumulus du roi Gorm, mort en 956, et de la reine Thyra Danebod est situé près de Jellinge, ancienne résidence royale. Le tertre, qui a environ 13 mètres de haut sur 220 de circonférence à la base, renferme au fond une chambre sépulcrale, construite en poutres de chêne, et dont le plafond et les parois étaient probablement revêtus de tentures en laine et de plaques de bois peintes et découpées à jour. Nous en possédons des fragments représentant, l'un un guerrier dans son armure, l'autre un entrelacs de serpents. Le caveau mesurait environ 7 mètres de long sur 2^{m}50 de large et 1^{m}50 de haut. Parmi les petits objets qui y ont été laissés par les spoliateurs du moyen-âge, nous signalerons un gobelet d'argent, plaqué d'or à l'intérieur et décoré à l'extérieur de dragons entrelacés. Nous aimons à croire qu'il a appartenu à la reine de Thyra, qui, chrétienne elle-même, protégea la foi nouvelle.

Dans la neuvième sont rangées des pierres runiques du neu-

vième, du dixième et du onzième siècles; les inscriptions sont en vieille langue danoise. Presque toutes ces pierres se dressaient le long des routes ou au pied des tumuli; elles avaient pour destination de conserver la mémoire d'un parent ou d'un personnage célèbre. Celle que nous avons surtout remarquée est connue sous le nom de « Pierre runique d'Aarhuus. » Voici l'explication des runes qui y sont gravées : *Gunnulf et Eygaute et Aslak et Rolf érigèrent cette pierre en souvenir de Ful* (Ulf ou Vulf), *leur compagnon d'armes, qui périt dans le combat où les rois se battaient.* » (Combat d'Aarhuus 1043.)

Le moyen-âge nous offre, dans les salles 10 et 11, des spécimens du style romain; dans les salles 12 à 15, du style ogival, et vous conduit par gradation à la période dite moderne (qui s'arrête à 1860), après vous avoir montré, dans les salles 16 à 19, de beaux échantillons de l'industrie danoise. Il y a là beaucoup à voir, bien des choses à admirer, et il faut de longues visites au musée pour le connaitre, même superficiellement. Mais, à vrai dire, c'est par les reliques des premiers âges qu'il mérite sa renommée universelle, et c'est surtout à ce point de vue spécial qu'il convient de l'étudier.

Après de longues heures consacrées à ces merveilles, nous sortons de ces palais. Nous avons besoin d'air, de lumière, besoin de de respirer un peu librement; la tête nous pèse, et, les yeux fermés, nous voyons encore tous ces vestiges admirables d'un temps qui n'est plus.

Près de ce magnifique musée, unique en son genre, est la Bourse, un des plus beaux monuments de Copenhague : quatre crocodilles énormes, la queue entrelacée en spirales, forment sa flèche originale. La gueule entr'ouverte, penchés sur l'édifice, les monstrueux amphibies semblent prêts à vomir sur les belles sculptures renaissance des façades les cataractes du ciel brumeux d'Hamlet et d'Ophélie.

Dans la rue du marché d'Amac, nous passons devant la maison de Divecke. Cette construction gothique nous rappelle le souvenir de cette jolie jeune fille hollandaise devenue la favorite de Cristian 11.

Notre dernière visite aujourd'hui est pour le musée de Thorvalsen, ce célèbre sculpteur émule de Canova et la gloire du Danemark. Un immense palais, en forme de tombeau, renferme ses œuvres, et son corps repose au milieu de la cour centrale, sous un épais tapis de lierre. Cette étrange construction, originale de forme, l'est encore plus par ses singulières fresques, aux teintes bizarres.

En effet, le pourtour de l'édifice est entièrement couvert de peintures sur fond noir entouré de filets jaunes et blancs.

D'un côté, est représenté le retour de Thorvalsen dans sa patrie ; de l'autre, l'arrivée de ses chefs-d'œuvre. Si l'exécution de ces fresques, aux effets rococo et papillottants, laisse à désirer, l'idée par elle-même en est admirable. Quel est, en effet, le pays qui a eu la noble pensée d'honorer ainsi (même de son vivant) le talent d'un de ses enfants ? Jamais peut-être vie d'artiste ne fut plus mouvementée que celle de Thorvalsen ; jamais peut-être un grand génie ne mit plus de temps à prendre son essor.

Il y a un siècle environ, un pauvre sculpteur en bois pour navires quittait Reykjavik. Peu après son arrivée à Copenhague, sa femme, descendue d'un ancien roi de Danemark, donnait le jour à un enfant qui devait être plus tard un grand homme.

Dès son enfance, le jeune Berthel Thorvalsen montra pour la sculpture les plus grandes aptitudes. Un premier succès l'ayant encouragé, il travailla et obtint plus tard la médaille d'or, et, le 20 mai 1796, il partait pour Rome.

Mille traverses vinrent l'y assaillir, et, pendant plusieurs années, il eut à lutter contre la fortune ; elle lui sourit enfin : son *Jason*, son dernier espoir, venait d'être coulé en bronze ; il ne pouvait le vendre, et allait de chagrin et faute de ressources, quitter Rome, quand un Anglais vint à son atelier et le lui commanda en marbre. Sa fortune était faite, et les compositions sorties de ses mains ne tardèrent pas a être recherchées.

Aucune des flatteuses distinctions qui s'attachent à la célébrité ne lui manqua ; il eut pendant sa vie pour amis et pour camarades les princes et les souverains de l'Europe ; le prince Louis de Bavière l'avait pris en grande affection ; Horace Vernet, Walter Scott, Byron étaient liés avec lui.

Son retour même à Copenhague, en 1838, à l'âge de 68 ans, après de longues années d'absence, fut une ovation digne d'un roi.

La population entière se porta en foule au devant de lui. La nature même quitta, pour ce jour heureux, son aspect triste et brumeux, et une aurore boréale éclaira l'entrée triomphale du grand sculpteur.

Entouré d'amis, comblé d'honneurs, de distinctions, le vieil artiste, jusqu'à la fin de sa brillante carrière, ne cessa de produire, et l'on peut dire qu'il rendit le dernier soupir l'ébauchoir en main, « ayant eu le rare bonheur d'assister de son vivant à sa propre immortalité. »

Si malheureusement nous ne pouvons pas, en France, dans nos musées, admirer ses chefs-d'œuvre, réunis par sa patrie, justement jalouse, nous avons au moins non loin de nous un charmant coin de terre où nous pouvons, amis lecteurs, contempler à l'occasion, une conception aussi simple dans le sujet que grandiose d'exécution. A la porte de Wegis, à Lucerne, se trouve un lion d'une grandeur colossale (9 mètres de long sur 6 de haut), dû au ciseau du sculpteur danois. — Percé d'une lance, ce lion expire en couvrant de son corps un bouclier fleurdelisé qu'il ne peut plus défendre et soutient encore dans ses pattes.

Il est sculpté en bas-relief dans une grotte peu profonde, creusée elle-même dans une paroi verticale du rocher, que couronnent des plantes grimpantes et du haut de laquelle se précipite en murmurant un mince filet d'eau. Ce monument a été élevé à la mémoire des soldats suisses morts en défendant Louis XVI et sa famille, le 10 août 1792.

La statue de Thorvalsen, présent offert par la ville de Copenhague à Reykjavick, sa ville natale, y a été dévoilée le 19 décembre 1875, au milieu d'une grande affluence de population. Le professeur Steingrimur Thortsen avait composé une cantate pour cette solennité, et l'évêque Piettursson a prononcé un discours. Le soir de cette belle fête patriotique, une grande partie de la capitale de l'Irlande était illuminée.

Le soir, nous allons dîner au Tivoli-Parck et y flânons ensuite comme des écoliers en vacances. Dans cet immense et magnifique

jardin public, mille plaisirs, mille divertissements y sont réunis : là c'est un théâtre en plein air sous de superbes ombrages ; plus loin un concert, ailleurs un café, une restauration, comme on l'appelle en Danemark ; de capricieuses allées serpentent au travers des pelouses et des massifs de fleurs ; en un mot, vous trouvez là tout ce qu'il faut pour passer agréablement votre temps. Le jour a disparu, et la nuit, calme et étoilée, le remplace déjà depuis longtemps lorsque nous regagnons notre hôtel.

19 Août.

Nous retournons encore au Musée des « Antiquités du Nord » et faisons une dernière promenade dans la ville. Dans ces rues, aux maisons au style flamand, règne la vie et le mouvement d'une grande capitale.

Nous prenons après déjeuner le train pour Korsor. La vapeur nous emporte et nous fait traverser cette belle et immense île de Séeland.

Nous sommes bientôt à Roskilde. Son antique cathédrale, fondée en 980, est le Riddarholmen du Danemark, et renferme les tombeaux de ses rois. Deux sépultures y attirent l'attention : ce sont celles de Marguerite et surtout celle de Christian IV. Ce prince fut le plus grand homme de la dynastie d'Oldenbourg, qui arriva au trône avec Christian Ier, en 1448.

De Roskilde à Soro, la Séeland nous offre tour à tour de vastes plaines, des prairies, des champs admirablement cultivés, des forêts ; peu de villages, car les demeures des paysans sont disséminées sur les propriétés. Ailleurs ce sont des lacs aux eaux limpides et dans les échappées des bois un clocher, un château détachent sur le ciel leur silhouette élégante.

Soro et son lac pittoresque sont déjà derrière nous, et bientôt nous arrivons à Korsor.

De la gare au bateau-poste de Kiel, il n'y a qu'un pas ; nous nous embarquons, et nous voilà partis pour l'Allemagne. Les passagers sont nombreux, les cabines presque toutes prises, et avant que nous ayions pu réussir à trouver un coin pour passer les neuf ou dix heures de traversée, nous voguions déjà dans les eaux du Grand-Belt.

A notre droite, les ombres du soir nous laissent deviner une ligne noire : c'est la terre de Fionie. Tout en regagnant ma cabine, véritable tiroir de commode, je m'aperçois qu'un formidable chargement de porcs, à destination de la Prusse, encombre le gaillard d'avant. Ces enragés quadrupèdes font un vacarme épouvantable, une musique infernale, qui n'a pas l'air d'inquiéter le moins du monde nos compagnons de route. — Plus habitués que nous, sans doute, à ce genre de passagers, ils dorment tranquillement dans leurs tiroirs. — C'est en vain que nous appelons Morphée à notre secours, peine perdue : l'odeur, le bouleversement incessant de l'entre-pont ne nous laissent pas fermer l'œil. De guerre lasse, nous allons au salon prendre un thé; ce soi-disant thé n'est autre chose qu'un léger déjeuner. Nous passons ensuite le reste de la nuit sur le pont.

Avant l'aube, nous sommes par le travers de l'île de Langeland et ne tardons pas à entrer dans le golfe de Kiel.

Un magnifique lever de soleil vient heureusement nous dédommager de la nuit blanche que nous venons de passer. Les rivages du Holstein nous apparaissent tout baignés de lumières, et nous avançons rapidement dans la vaste et profonde échancrure qui sert de port à Kiel.

L'aspect du paysage est triste et nu ; seuls de grands bois de pins descendent jusque dans la mer, et nous distinguons des masses d'ouvriers qui encombrent les immenses chantiers de la marine militaire allemande.

Quant à la ville elle-même, je ne sais trop qu'en dire : elle m'a paru aussi triste que le pays ; tout semble s'y être concentré dans les chantiers et ateliers de l'État. Du reste, véritables oiseaux de passage, nous passons du steamer à la gare, et filons à toute vapeur sur Hambourg, où nous arrivons dans la matinée par un soleil splendide.

20 Août.

L'ancienne ville hanséatique, maintenant riche, populeuse et commerçante, ne fut à l'origine qu'un misérable comptoir de trafiquants, et Charlemagne dut faire construire un château-fort pour les protéger contre les incursions des Normands et des Esclavons.

La ville est traversée par l'Alster, qui y forme deux magnifiques lacs. Des rues étroites et tor entueuses, des canaux fangeux, encaissés dans leurs murs noirs, sont le partage du vieux quartier : on dirait une vieille cité flamande. C'est dans cette partie de cette petite capitale allemande que nous allons visiter le Musée Godefroy, véritable entassement d'objets d'histoire naturelle. Dans ce fouillis apparent de reptiles et d'oiseaux empaillés, de squelettes, de quadrupèdes et de poissons, de coquilles fluviatiles ou marines, de minéraux, de roches, de nids et d'œufs d'oiseaux, d'armes des peuplades sauvages de l'Océanie, règne un ordre caché. On pourrait dire de cette collection :

« Chez elle un beau désordre est un effet de l'art. »

En effet, vous n'avez pas plus tôt demandé une chose, que l'objet vous est présenté.

La Neustadt (nouvelle ville), au contraire, est une réunion de palais, et sur les bords des lacs de l'Aster les plus ravissantes villas, les plus coquets chalets se mirent dans de belles ondes transparentes; d'autres cottages se cachent dans les bosquets, s'entourent de belles corbeilles de fleurs. Et dire que ces délicieuses retraites sont habitées par de lymphatiques Allemands, pour qui la bière, sans doute, vaut bien mieux que le site pittoresque qui s'offre inutilement à leurs regards! Il est vrai que ces gros Hambourgeois ne l'entrevoient qu'au travers les nuages de leurs énormes pipes de porcelaine.

Le Jardin zoologique est un des plus beaux d'Europe. Il serait trop long et fastidieux de faire ici l'énumération des animaux de tous genres et de toutes espèces : bipèdes ou quadrupèdes, reptiles ou habitants des airs, qui peuplent les parcs, les serres, les lacs et les volières. Tout ici est largement compris et exécuté, et, pour doter Hambourg d'une merveille, ses édiles ont employé un excellent moyen : chaque citoyen est actionnaire ; sans ce titre, il n'a pas le droit d'entrer dans ce parc magnifique.

Si les Hambourgeois sont à bon droit fiers de leur jardin d'acclimatation, ils le sont non moins de leurs soubrettes, qui, seules, prétendent-ils, ont su conserver l'esprit national dans toute sa

fraîcheur et toute sa pureté. Cependant, ces filles, jeunes il est vrai, n'ont même pas la beauté du diable, cette fraîcheur de la femme aux premières étapes de la vie : décolletées, court vêtues comme la laitière du bon Lafontaine, un nœud de dentelle au sommet de la tête, elles sont peu attrayantes avec leurs gros bras nus, rougis par le soleil, leurs pieds et leurs mains énormes. Dans les rues, sur la promenade de l'Alster, vous les voyez le nez au vent, l'air provocateur et polisson, promener des bébés joufflus et tout enrubanés. Si jamais un mot spirituel est sorti de leur grande bouche, à coup sûr, elles en sont bien innocentes. Pour mon compte, je les trouve passablement matérielles et empâtées; on dirait une sorte d'ébauche de femme, une maquette non encore dégrossie.

21 Août.

Une dernière visite à la ville, une charmante promenade en gondole avec nos amis sur les bassins de l'Alster, et nous prenons le train pour Amsterdam. Nous traversons rapidement et de nuit les tristes plaines sablonneuses du Hanovre, coupées de temps à autre par de maigres sapins; c'est ensuite sa capitale, puis Minden, Osnabruck et Munster, dont le nom nous rappelle un des chefs-d'œuvre de Meyerbeer. Nous apercevons même sous les rayons argentés de la lune la sombre silhouette de sa gothique cathédrale.

Nous quittons la Westphalie, et nous entrons bientôt dans cette Prusse-Rhénane tant vantée.

Au point du jour, le 21 août, laissant le Rhin à notre gauche, nous passons à Vesel. Comme un dernier adieu à l'Allemagne, nous voyons sortir de sous terre de la vaste citadelle, une fourmilière humaine aux casques pointus; ils sont bien six mille hommes; ils vont faire l'exercice dans les immenses plaines qui entourent le fort.

Déjà nous apparaissent les polders marécageux de la Hollande; nous croyons en avoir fini avec la Prusse, et nous en sommes tout joyeux. Vain espoir ! nous avions compté sans la douane, et à la frontière il nous faut de nouveau passer entre les griffes de grands blonds galonnés, surveillés par un chef à mine rébarba-

tive. N'ayant rien à démêler avec le fisc, nous sommes aussi tôt libres que le permet la lenteur germanique. Je crois que ces grands Teutons ne sont actifs qu'au maniement des armes.

Nous continuons notre route sur Amsterdam, que nous atteignons bientôt par Arnheim et Utrecht.

A l'hôtel des Pays-Bas, où nous établissons nos pénates temporaires, nous sommes fort bien, il faut le reconnaître : la propreté hollandaise y règne en toutes choses dans toute sa scrupuleuse rigueur. Nous avons également le plaisir d'entendre parler notre langue ; mais, ici comme ailleurs, gare au revers de la médaille, et nous payons cher l'agrément d'être compris. La vie est à un prix exhorbitant, et le florin (2 fr. 43 c.) est l'unité monétaire ; aussi on trouve tout naturel de nous demander trois florins pour un déjeuner composé d'œufs sur le plat et d'un bifteck aux pommes. A ce prix, déjà fort respectable, ajoutez celui du vin et vous aurez une idée de ce que coûtent les repas. Tout ici se cote sur le même pied, de sorte que notre note se montait au règlement à un total formidable pour chacun de nous ; si bien qu'au premier abord, nous prenions les florins pour des francs ; mais la triste réalité se découvre enfin, et il faut s'exécuter.

Cette note me remet en mémoire l'incident qui nous arriva à un des musées de peinture La porte était ouverte et, sur l'un des battants, un écriteau annonçait que l'entrée était gratuite ; quand nous voulons sortir, tout est fermé, et nous ne pouvons obtenir notre liberté qu'au prix d'un florin. Si cette malheureuse pièce blanche joue un grand rôle dans les hôtels et musées, d'autres endroits de la ville ont des curiosités qu'il faut payer aussi largement. Demandez-le plutôt à deux de nos compagons de route, ils pourront vous donner à ce sujet mille détails d'un brûlant intérêt.

La Hollande décidément est le pays des millionnaires ; aussi, amis lecteurs, n'y allez que la bourse largement garnie. Le paysage, du reste, n'est ni beau, ni varié : des canaux boueux, des polders, des moulins, des moulins, des polders, des canaux ; puis des plaines plates, unies, sans un arbre pour reposer sa vue.

Au douzième siècle, la capitale de la Hollande n'était qu'un village de pêcheurs ; elle s'accrut rapidement, et maintenant son

commerce est tres-important. La ville est construite sur pilotis et traversée par un nombre considérable de canaux, aux eaux saumâtres et dormantes, qui la divisent en 90 îles reliées par plus de 300 ponts-levis. Les maisons sont construites dans le genre flamand, et les rues, quelquefois plantées d'arbres, sont traversées par les canaux, encombrés de navires. Tout cela est singulier d'aspect, et le regard, fatigué de cette monotonie, cherche en vain une place ou un carrefour.

Amsterdam cependant possède quelques monuments remarquables; ainsi la Stadhuis, ou ancienne maison de ville, datant du dix-septième siècle, mérite l'attention du touriste. Mais qu'est cet édifice, ainsi que le Singel et le Poids-Saint-Antoine, auprès du Crippenhaus, ou Musée de peinture?

Là sont réunis les plus beaux tableaux de l'École flamande et hollandaise. Ici, c'est Rembrandt avec sa *Leçon d'anatomie*, son chef-d'œuvre; plus loin, Teniers, Van Ostade, Wouvermans, Gérard Doov et tant d'autres avec leurs scènes populaires ou de vie intérieure, et leurs kermès; Paul Potter avec ses toiles d'animaux; Ruysdaël avec ses paysages; Rubens et Van Dick avec leurs tableaux de piété, de mythologie et d'histoire.

Il y aurait de quoi faire un volume, si j'énumérais toutes les merveilles que nous admirons; aussi je renonce à en faire une longue et fastidieuse énumération.

Ce qu'il y a de curieux et de tout particulier, et qui frappe l'œil le moins artiste, c'est cet agatisme qu'ont revêtu ces toiles admirables. Cette patine toute particulière a deux causes : la façon dont les peintres broyaient leurs couleurs et la manière dont ils en faisaient usage. En effet, les artistes hollandais de cette époque préparaient eux-mêmes leurs couleurs et les employaient par glacis et non par épaisseur, de sorte qu'elles se fondaient harmonieusement ensemble et arrivaient à former avec le temps ce que nous voyons maintenant : ce cachet tout spécial impossible à imiter.

De nos jours, en voulant produire beaucoup en peu de temps, on sacrifie l'avenir à l'effet du moment. Voyez plutôt le « *Radeau de la Méduse*. Si Géricault n'y avait pas employé le bitume à

profusion, cette belle page de l'École française ne se serait pas abîmée.

22 Août.

Avant le déjeuner, nous retournons au Musée de peinture, et faisons une longue promenade en voiture dans la ville. Dans l'après-midi, nous partons pour Anvers.

A Utrecht, nous apercevons du chemin de fer la flèche de la cathédrale.

Nous franchissons le Rhin avant Bois-le-Duc, jolie ville fortifiée, qui s'offre à nous avec des arbres, de la verdure, riante oasis au centre de vastes plaines, uniformes de ton et d'aspect, et coupées d'innombrables canaux.

Deux heures après, nous passions à Bréda, autrefois place de guerre. A son histoire se trouvent mêlés les noms des Maurice d'Orange, des Spinola, des Frédéric-Henry, des Dumouriez et autres.

A Essehen, nous subissons, pour la cinquième fois depuis un mois, la visite des douanes. Elle est promptement faite, et nous arrivons à Anvers juste à temps pour assister aux régates sur ce magnifique fleuve de l'Escaut.

23 Août.

Des guides, des relations nombreuses ont donné d'intéressants détails sur les monuments de la riche cité belge. Aussi n'en dirai-je qu'un mot, car je ne puis passer complétement sous silence notre court séjour dans ses murs.

Dès le lendemain de notre arrivée (23 août), notre première visite est pour ses magnifiques églises. Dans la cathédrale, *la Descente de Croix*, de Rubens, son chef-d'œuvre, occupe la place d'honneur; à Saint-Jacques est son tombeau; Saint-Paul et Saint-Augustin sont remplies de ses plus belles toiles, ainsi que de celles de Van Dyck et autres grands maîtres.

Nous parcourons rapidement le Musée, car il faudrait des journées pour admirer en détail cette collection, où l'École flamande est tout particulièrement et brillamment représentée.

Nous consacrons l'après-midi à flâner dans les divers quartiers de la ville, et le soir nous sommes dans la capitale de la Belgique,

ce pays de la liberté par excellence qui, à ce point de vue, nous rappelle la Norwége et la Suède.

24 Août.

Depuis notre départ de Stockholm, nous ne nous sommes pas arrêtés, visitant les villes le jour, voyageant la nuit, et le sommeil que l'on glane en chemin de fer n'est pas très-réparateur : au moment où, prêt à perdre connaissance, vous vous laissez doucement aller dans les bras de Morphée, un employé vient brusquement vous secouer par le bras, et vous demander votre billet ; d'un air maussade, il le poinçonne et vous le rend en gromelant je ne sais quelle phrase inintelligible. Ailleurs, c'est une bifurcation, il faut changer de ligne et de wagon.

Somme toute, nous ne sommes pas fâchés de trouver de bons lits à la française pour nous reposer à notre aise. Ils n'ont rien de commun heureusement avec les cabines des steamers, les coffres étroits de sapin vernis de Kongsvinger et les chaînes longues de Hambourg. Tout, jusque dans les repas, nous annonce que nous approchons de la patrie.

25 Août.

Nous dormions d'un profond sommeil, mes trois compagnons et moi, que le soleil éclairait la nature de ses plus brillants rayons ; aussi nous manquons le premier train pour Louvain. Nous en sommes quittes pour ne partir qu'après déjeuner, et, comme six lieues nous en séparent seulement, nous y arrivons de bonne heure.

Bâtie sur la Dyle, au pied d'une montagne, la ville est déchue de son ancienne grandeur, car elle compta jusqu'à 200,000 habitants. Les églises sont fort riches, et de magnifiques sculptures sur bois décorent surtout celle de Sainte-Gertrude. Mais l'édifice le plus remarquable est l'Hôtel-de-Ville, un des plus beaux monuments gothiques de la Belgique. Commencé en 1448, il fut achevé en 1493, et renferme une belle collection de tableaux.

Dans une brasserie, nous goûtons la fameuse bière blanche de Louvain, si renommée ; mais, malgré sa réputation, elle ne peut nous faire oublier celle que nous buvions en Suède.

Le soir, nous sommes de retour à Bruxelles, et achevons notre journée au Théâtre-Royal.

Ce jour-là Judic jouait dans la *Timbale d'argent ;* la sympathique artiste nous fit passer une soirée charmante.

Une fois rentrés, nous en parlions encore, mon ami R. et moi, pendant qu'un de nos compagnons de chambre, déjà endormi, rêvait tout haut des girafes du jardin zoologique de Hambourg, tandis que l'autre, maintenant marié, nous parlait avec feu d'une jeune et très-jolie Hollandaise, Mme X, dont le minois charmant avait, à Stockholm, fait sur lui une certaine impression.

26 Août.

Nous sommes debout de bonne heure, et la vapeur nous emporte au milieu de magnifiques plaines, de bois et de prairies. C'est plaisir de voir cette végétation, ces champs admirablement cultivés, où poussent en abondance le houblon, le tabac, la betterave et mille autres plantes utiles au commerce et à l'industrie. Nous traversons un véritable jardin maraîcher et arrivons à Ostende.

Cette station balnéaire est le rendez-vous d'un monde élégant de touristes et de baigneurs qui, tous les ans, y vient en foule passer la belle saison. Il est vrai de dire que la plage est superbe, immense, et les lames de la mer du Nord viennent doucement mourir, sur un sable fin et doré, au pied de son Kursaal monumental..

Je me rappelle encore le déjeuner que nous fîmes sur la terrasse qui domine les flots, et l'indignation du garçon quand nous refusons les fameux mollusques qui font la gloire du pays : on les nomme huîtres vertes d'Ostende, sans doute parce qu'elles sont pêchées aux rochers de Colchester, sur les côtes d'Angleterre.

Pauvres huîtres ! On oublie votre provenance pour ne se souvenir que du lieu où l'on vous consomme ! Voilà l'ingratitude humaine.

Vingt-cinq kilomètres nous séparent de Bruges, nous y allons ; du reste, c'est sur le chemin de Bruxelles.

Entre toutes les villes de Belgique, Bruges est celle qui a le mieux conservé, par ses monuments, ses coutumes et ses mœurs, la physionomie du moyen-âge. Nous négligeons ses fortifications, et nous contentons de voir rapidement, car le temps nous presse, le ravissant Hôtel-de-Ville. Surmontée de trois tourelles, sa fa-

çade, vraie dentelle de sculpture, est largement éventrée par six hautes fenêtres à vitraux. Entre elles s'élèvent des pilastres, le long desquels d'élégantes consoles finement fouillées supportent des statuettes de châtelaines et de chevaliers.

Près la Tour-Notre-Dame, lourde et massive construction, nous passons sur le pont de Beguinage. Des historiens font remonter la fondation de ces communautés monastiques au septième siècle, et l'attribuent à Begga, fille de Pépin de Landen. Cette institution est assez connue pour que je n'en parle pas plus longuement ici ; je dirai seulement que, pendant le treizième siècle, il y eut un béguinage à Toulouse, ouvert par Barthélemy Béchin. L'amour du grimpage ne nous ayant pas abandonnés, nous montons sur la Tour-du-Beffroi, d'où nous jouissons d'un coup d'œil magnifique.

Pendant que nous admirons tranquillement le panorama qui se déroule à nos yeux, nous sommes brusquement tirés de notre contemplation par le carillon qui sonne midi. La vieille tour tremble jusque dans ses fondements sous les coups répétés du puissant marteau de l'horloge. Cette sonnerie, une des plus belles d'Europe, est loin d'être agréable, entendue de si près, et perd de sa beauté.

Nous terminons notre visite par le palais de Philippe-le-Bon, converti en palais de justice. Une chose surtout nous frappe : c'est une admirable cheminée du seizième siècle, en marbre et en bois. On l'attribue au sculpteur André. Marbre et chêne sont fouillés par la main d'un maître : les arabesques les plus fines, les enroulements les plus gracieux, les volutes les plus élégantes y forment des frises et des panneaux entrecoupés avec art de plates-bandes, de moulures, de statues irréprochables, de draperie et de formes. Quel qu'en soit l'auteur, cette salle seule suffirait pour donner une haute idée de son talent et rendre son nom illustre.

Un train va partir pour Gand, nous en profitons, et nous y sommes bientôt rendus. Plus de 120,000 habitants vivent à l'abri de ses murailles, entre lesquelles se croisent de nombreux canaux.

L'Hôtel-de-Ville, commencé en 1481, est fort curieux : une de ses façades est gothique et l'autre grecque.

Là encore le Béguinage occupe tout un quartier, complétement séparé des autres.

La cathédrale, mise sous le patronnage de saint Bavon, date du treizième siècle. Nous faisons l'escalade de sa haute tour, du haut de laquelle la ville tout entière et ses environs se déroulent à nos pieds. Elle possède des tableaux de Van Dick et une très-curieuse crypte du dixième siècle.

Dans une des rues de Gand, nous ne manquons pas de rendre visite au grand canon, ancien pierrier, long de 6 mètres sur 3 mètres 66 de circonférence. Pendant de fréquentes guerres intérieures, la ville subit les chances de la fortune, et ses luttes intestines rappellent les noms des brasseurs Jacques et Philippe d'Arteveld, qui en furent deux héros.

Après une journée aussi bien employée, nous rentrons le soir à Bruxelles, rapportant de charmants souvenirs de notre agréable, mais rapide excursion.

27 Août.

C'est notre dernier jour sur le sol étranger ; cette après-midi, nous partons pour Paris.

De bonne heure, nous sommes déjà en promenade, et rencontrons bon nombre de ces petites voitures à chiens dont se servent les laitières.

Dans les rues de Bruxelles règne une animation, un mouvement qui dénotent une ville riche et populeuse : les galeries Saint-Hubert, où le soir nous nous promenions, sont un véritable boulevard parisien : des magasins de toutes espèces, brillamment éclairés, garnis de marchandises utiles ou agréables à l'œil, attirent les nombreux curieux et désœuvrés qui tous les jours y circulent.

Non loin du théâtre, vous voyez même un marchand de journaux qui vend ces mille brochures interdites ailleurs. Que dire du musée de peinture ? Il faudrait répéter une longue nomenclature de noms célèbres déjà donnés par des catalogues spéciaux. En rentrant, nous traversons le Parc-Royal, magnifique prome-

nade, et visitons Sainte-Gudule, vieille et superbe cathédrale qu'a vu commencer la fin de la première moitié du onzième siècle.

Sur la Place-Royale, nous voyons en passant le monument colossal de Godefroy de Bouillon par Simonis, puis la Place des Martyrs, celle des Barricades; la curieuse fontaine du Mannekepisse et enfin l'Hôtel-de-Ville. Cette charmante construction est sans contredit un des plus beaux édifices de Bruxelles. Il date du quinzième siècle. Son architecture est élégante et les mille détails de sculpture qui l'ornent ne détruisent nullement les belles proportions des lignes majestueuses de sa façade, que surmonte une jolie tour.

En face un superbe groupe de bronze, de grandeur naturelle, représente les deux comtes d'Egmont et de Hornes, au moment où ils marchent au supplice. Coupables d'avoir voulu contribuer à l'affranchissement de leur patrie du joug espagnol, ils furent, sur les ordres iniques du duc d'Albe, décapités au lieu même où s'élève aujourd'hui leur statue. Pour nous distraire de ces lugubres souvenirs de Philippe II et du Conseil de Sang, nous nous dirigeons près du grand porche de l'Hôtel-de-Ville, et pendant quelques instants nous nous promenons au milieu d'un ravissant marché aux fleurs : ce sont des monceaux de violettes, d'œillets, des colonnes d'héliotropes odorants et mille autres arbustes embaumés.

Enfin nous rentrons à l'hôtel et préparons nos malles. Elles sont bientôt bouclées, et gagnant la gare du Midi, nous nous jetons dans le train-poste.

Dans quelques heures nous allons revoir le sol de la patrie : il fait un temps magnifique, les étoiles brillent au firmament; on dirait que la nature veut nous souhaiter la bienvenue à notre retour. La vapeur nous entraîne avec rapidité, nous sommes déjà à Saint-Quentin, bientôt à Compiégne, et peu d'instants après nous arrivons à Paris. Nous n'y restons que quelques jours, et de là, prenant de nouveau notre essor, chacun de nous regagne ses foyers.

FIN



